AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET.

En Vente

Le Gentilhomme Campagnard
Par Charles de Bernard.

MÉMOIRES D'UN PRÊTRE.

LA REINE MARGOT
(Nouvelle édition), Par A. Dumas.

DERRIÈRE LE GRAND MAT
VIE MARITIME DU JOUR,
Par Éd. Pujol, lieutenant de vaisseau, auteur d'*Entre deux Lames*.

LES EXILÉS, par madame Louise Colet.

ÉGLANTINE, par madame Junot d'Abrantès.

LA RUE QUINCAMPOIX, Par Adrien Paul.

COMME ON AIME UNE FEMME, Par le même.

LA CIRCASSIENNE, Par A. Delavergne.

Une Nuit dans les Bois, par PAUL LACROIX.

Sous Presse :

LE VICOMTE DE BRAGELONNE
OU
DIX ANS PLUS TARD,
Complément des TROIS MOUSQUETAIRES et de VINGT-ANS APRÈS.
Par Alexandre Dumas.

LE VEAU D'OR
Par Charles de Bernard (entièrement inédit.)

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.

AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET

PAR

Frédéric Soulié.

2



PARIS

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC.,

11, rue du Jardinet.

—

1847

PREMIÈRE PARTIE.

I

Les quiproqnos.

Le 2 janvier 1795, le jour même où Césaire devait se rendre au château d'Arches, la scène suivante se passait dans une petite maison située sur l'espace du quai qui s'étend du bas du cours Saint-Pierre jusqu'à Barbins. C'était un logis de pauvre apparence, ouvert au

rez-de-chaussée par une porte vitrée doublée de forts volets, et par une fenêtre garnie d'épais barreaux de fer.

Ce rez-de-chaussée se composait d'une première pièce dallée en pierre, au fond et à droite se trouvait une alcôve fermée par un misérable rideau de serge, de l'autre côté, et à gauche, un cabinet, et dans ce cabinet, l'escalier qui montait au premier étage de la maison. A cet étage, ainsi qu'au rez-de-chaussée, il n'y avait aussi qu'une vaste chambre avec son alcôve. Au-dessus se trouvait un grenier, auquel on arrivait par une échelle mobile et une trappe.

C'était comme on le voit, une misé-

rable demeure, l'aspect du maître de cette bicoque était encore plus misérable, si c'est possible. Il paraissait avoir de cinquante à soixante ans; jamais figure plus maigre, plus jaune, plus avide ne surmonta un corps plus grêle, plus efflanqué. On eût pu croire que cet homme n'avait pas deux jours à vivre, si l'éclat de ses yeux, ombragés de longs sourcils noirs, n'eût attesté une vigueur et une ardeur extraordinaires, toutes les fois que la discussion l'emportait hors de la prudente comédie qu'il jouait, en geignant sans cesse comme un homme qui va mourir.

Cet homme, que quelques années

avaient vieilli d'une façon extraordinaire, était Mathurin Fichet, celui que nous avons vu servir d'intermédiaire entre Césaire de Perbruck et son étrange prêteur.

Il portait un costume qui ne cachait aucun des défauts de sa personne. Ce costume se composait d'un piètre pantalon de drap, étroit pour des membres si menus, et d'une veste sans basques, vulgairement appelée carmagnole.

Il était assis, dans la chambre du premier étage, sur une chaise à fond de bois devant une table couverte de paperasses et d'assignats. De l'autre côté et en face de lui se trouvait un jeune homme assez

élégamment vêtu, qui, les deux coudes appuyés sur la table, écoutait Mathurin, pendant que celui-ci disait :

— Tu comprends, Saturnin, c'est notre ruine à tous deux que ton père a consommée en s'attachant à suivre le marquis de Perbruck en émigration. La petite ferme de Marjolaine que nous possédions à nous deux a été considérée comme bien d'émigré. On l'a vendue.... J'ai eu beau protester et dire que je voulais qu'on fît un partage, le procureur syndic de la commune m'a répondu, en me regardant de travers, que c'était un bien d'émigré. J'ai compris à demi-mot, et j'ai laissé saisir ma part et celle de ton père. La

ferme s'est vendue cent vingt-mille francs, il m'en revenait la moitié, la voici.

Et le bon Mathurin montra au jeune homme un volumineux paquet d'assignats.

—Et maintenant voici la tienne, ajouta-t-il en lui montrant une autre masse de cette monnaie imprimée.

— Soixante mille francs en assignats, fit dédaigneusement le jeune homme en les repoussant de la main, cela vaut bien encore un millier d'écus !

— Ou à peu près, c'est-à-dire deux mille sept cent soixante livre onze sols.

— Eh bien ! reprit celui que le vieillard avait appelé Saturnin, changez-moi ça

en argent, et je vous donne quittance.

— Volontiers, quand nous aurons réglé ton compte avec moi ; d'abord, mille livres à toi envoyées sur une lettre que voici :

Saturnin ne bougea pas et fit la grimace.

—Plus, seize sols pour le port de ladite lettre.

— Ah ! fit Saturnin, je comprends!

— Plus...

— Très bien, mon oncle, dit le jeune homme en se mordant les lèvres, vous êtes incapable de fournir un compte sans avoir la pièce justificative à côté. Dites-moi le reliquat exact de ce que vous me devez.

L'oncle fut pris d'une quinte de toux qui l'empêcha de parler. Pendant quelques instants il fit de vains efforts pour calmer cette crise, et voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il tendit un papier à Saturnin.

Ce papier mentionnait une longue liste de dépenses faites par Saturnin, les unes d'une somme de douze ou quinze livres, d'autres de un à dix sous. Le jeune homme ne s'amusa pas à les examiner ; il courut à la balance du compte, et se trouva créancier d'une somme de quarante-huit livres.

Il regarda son oncle en face ; la toux de celui-ci redoubla. Saturnin se gratta

un moment le front, regarda encore son oncle, et se demanda s'il ne ferait pas bien de le jeter par la fenêtre. Mais un moment de réflexion l'arrêta, il prit une plume, écrivit une quittance, et dit à Mathurin :



— Donnez-moi quarante-huit livres, nous serons quittes.

L'oncle regarda son neveu avec un air d'inquiétude : il ne s'attendait pas à voir accepter ses comptes avec tant de facilité, et il craignait que cette indifférence ne cachât quelque arrière-pensée.

— Nous serons quittes! dit-il; quittes et bons amis, n'est-ce pas.

Saturnin mesura son oncle d'un air dédaigneux et lui dit :

— Écoutez, mon oncle Mathurin, je vous connaissais pour un vieux ladre, un grigou sans pareil, mais je ne savais pas que vous fussiez un fripon ! Vous m'obligez à vous le dire.

— Un fripon ! s'écria Mathurin, ah ! misérable, tu te permets...

— Silence ! dit Saturnin en frappant du poing sur la table de façon à faire sauter tout ce qu'elle portait. Silence ! je suis arrivé hier soir, vous m'avez donné asile cette nuit. Comme je serais indubitablement guillotiné si on me découvrait, je veux bien estimer le service que vous

m'avez rendu 2,800 ou soixante mille livres, à votre convenance; ceci dit, vous me redeviez à votre compte quarante-huit livres. Payez, nous serons quittes.

Mathurin s'était remis de la colère que le mot fripon avait excitée en lui; il se leva, alla à une vieille armoire, parut chercher longtemps parmi toutes sortes de vieux linges, puis il tira un bas, le déroula, y fouilla, et amena une douzaine d'écus de six livres et une pièce d'or de quarante-huit francs.

— Voilà... voilà tout ce que la conduite de ton père nous a laissé, fit le vieux Mathurin d'un ton larmoyant et en

s'essuyant les yeux avec le coin du bas qui recélait son trésor.

— Silence ! encore une fois, reprit le jeune homme, mon père a agi comme il a cru devoir le faire, et quoique je trouve qu'il eût tout aussi bien fait de rester en France que d'émigrer, je ne le blâme pas, j'entends que personne ne le blâme !

— Je n'en dis pas de mal... je dis...

— Je dis que voilà le jour qui baisse, qu'il faut que je sois en route dans une heure, et que je n'ai pas le temps de discourir.

Mathurin considéra les écus, en prit trois et les avança vers Saturnin, puis

tout-à-coup il les retira en lui tendant la pièce de quarante-huit francs et lui dit :

— Tiens, Saturnin, malgré tes injures, je veux te prouver que je suis un bon parent... Prends cet or, c'est plus aisé à porter en voyage.

Saturnin resta la bouche béante devant la générosité de son oncle.

— Et surtout, dit celui-ci, ne parlons pas du change, quoique dans le temps où nous vivons l'or soit bien rare et se paie fort cher.

Le jeune homme parut prêt à sauter au collet de son oncle ; mais une réflexion soudaine l'arrêta ; il se laissa aller sur sa chaise et se mit à rire à

gorge déployée. L'oncle ne savait s'il devait se fâcher de cette gaîté exhorbitante, et restait debout devant Saturnin l'œil en feu et les poings fermés.

Enfin le neveu put prononcer quelques paroles et s'écria :

— Donnez, mon oncle, je veux la garder, la faire encadrer, la porter en guise d'amulette... Car jamais je n'aurai occasion de recevoir une plus excellente leçon de désintéressement.

En parlant ainsi, il prit la pièce de quarante-huit francs. Cependant Mathurin n'eût peut-être pas accepté cette façon d'être avec lui, et la colère qui se peignait sur son visage allait sans doute

éclater, lorsque le rire de Saturnin s'interrompit tout-à-coup; le jeune homme courut à la fenêtre, l'ouvrit; un long coup de sifflet se fit entendre.

— Adieu, mon oncle, s'écria-t-il; dans une heure vous serez débarrassé de tous vos comptes avec moi.

Mathurin avait eu le temps de se remettre, il reprit sa mine hypocrite et dolente; il leva les mains et dit d'un ton plein d'affliction:

— Que la bénédiction du ciel et celle de ton oncle t'accompagnent!...

— Bien! lui dit Saturnin, mais ne levez pas si haut votre bénédiction; vous déchireriez votre carmagnole, et vous

me porteriez le raccommodage sur mon compte.

Aussitôt, et sans attendre la réponse de Mathurin, le jeune homme s'élança hors de la maison et prit rapidement le chemin qui devait le mener au cours Saint-Pierre. Cet empressement à s'éloigner l'empêcha de s'apercevoir que la fenêtre se rouvrit derrière lui, et qu'un signe de son oncle avertit un homme à figure sinistre et qui se tenait aux aguets.

Cependant Saturnin arriva au cours au moment où quelques personnes, profitant d'un beau soleil d'hiver, venaient s'asseoir sur les bancs de pierre espacés

sous les grands arbres. Il parcourut la promenade dans toute sa longueur d'un pas précipité, et en regardant attentivement de tous côtés. Probablement il cherchait quelqu'un, mais il ne le trouva pas, car après s'être arrêté pendant quelques instants au bout du cours, et avoir regardé au loin sur cette partie de la Loire qui borde *la Prée des Mauves*, il remonta plus lentement et en examinant mieux les rares promeneurs.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut près de lui un homme en blouse, à la barbe longue et d'un aspect misérable.

Saturnin ne put retenir un mouvement

de surprise ; un cri étouffé sortit de la poitrine du mendiant. Saturnin fit un pas vers lui, mais presqne aussitôt il vit apparaître des gens qui l'examinaient avec une attention suspecte. Fichet allait reprendre sa marche, lorsque quatre ou cinq de ces hommes se serrèrent de manière à l'enfermer dans un cercle, ainsi que le pauvre.

Saturnin fut vivement alarmé ; mais le mendiant, s'approchant tranquillement, lui dit d'une voix piteuse, mais qui ne décelait aucune frayeur :

— La charité s'il vous plaît, pour un pauvre homme qui n'a pas mangé depuis trois jours.

Saturnin hésita, mais le mendiant lui dit tout bas :

— Fais-moi l'aumône, ou je suis pris !

Saturnin mit la main dans sa poche, y trouva la pièce d'or de quarante-huit francs de son oncle, et la jeta au mendiant...

Celui-ci la prit, et il allait s'éloigner, lorsque l'un des hommes qui les entouraient lui dit :

— Ah ! voyons ce qu'on t'a donné ?

Le mendiant ouvrit la main et montra le double louis.

—Quarante-huit livres! s'écria l'homme qui lui avait parlé. C'est bien ! va-t'en et

profite de l'aubaine; elle ne se renouvellera pas, je te le jure.

Le mendiant salua humblement et s'éloigna.

Saturnin était demeuré immobile à sa place, plongé dans une profonde rêverie. Enfin il reprit sa marche, mais il s'aperçut que les hommes qui l'avaient entouré le suivaient pas à pas.

Au mois de janvier 1793, on n'était pas à une époque où l'on pût demander compte à cette espèce de curieux de la façon dont il vous observaient, surtout quand on était le fils d'un intendant d'un émigré, que cet intendant avait suivi à l'étranger; surtout quand on avait quitté

Paris pour venir à Nantes et profiter d'un navire neutre pour émigrer à son tour.

Saturnin se promena donc le plus indifféremment qu'il put, en cherchant toutefois à reconnaître les gens qu'il était sans doute venu chercher à la promenade; mais soit qu'il lui manquassent de parole, soit qu'à le voir si bien accompagné, ceux qui devaient le sauver se fussent retirés, il fit encore deux tours sans avoir rencontré aucun de ceux qu'il cherchait.

Saturnin commença à se trouver embarassé du parti qu'il devait prendre. Il

mit la main à sa poche et en tira une douzaine de sous.

— Pas même de quoi payer une nuit à l'auberge, dit-il entre ses dents.

Puis il pensa à sa pièce de quarante-huit francs et poussa un gros soupir.

— O vertu ! murmura-t-il tout bas.

Et sur cette réflexion il s'assit sur un banc de pierre pour réfléchir à son aise à la position où il se trouvait.

« Mon père a émigré il y a quinze mois, « se dit-il ; il m'a laissé avec ma mère « à Paris, dans l'hôtel du marquis de « Perbruck. Nous devions aller le rejoin- « dre le plus tôt possible. Huit jours « après son départ, ma mère est morte

« et j'ai été arrêté. Je suis resté quatorze « mois en prison ; on m'a relâché « comme un imbécille inoffensif. Je n'ai « point appelé de la sentence.. J'ai beau- « coup trop de sens pour prétendre « avoir de l'esprit par le temps qui « court. Je suis parti pour Nantes sur « une lettre de mon père, lettre datée « de Jersey et qui me disait que je trou- « verais mon passage payé sur un na- « vire américain qui devait en passant « envoyer une chaloupe à Guernesey.

— « Hier, je suis arrivé ; j'ai rencontré « le patron de la barque qui devait m'em- « mener jusqu'à Paimbœuf. Il m'a donné « rendez-vous ici. En attendant, je suis

« allé demander des comptes à mon on-
« cle ; selon les intentions de mon père,
« je les ai approuvés, attendu qu'il paraît
« certain que dans six mois tout cet in-
« fâme gouvernement de bourreaux sera
« renversé. Les évènements ont marché
« à merveille jusqu'à présent ; mais voilà
« que pour m'être promené trop vite,
« j'ai manqué les gens qui m'attendaient,
« à moins que je n'aie été trahi et que
« l'on ne m'ait envoyé ces quatre ou cinq
« gredins à la place de mes libérateurs.
« Cependant je ne suis point connu ici...
« Jamais je ne suis venu à Nantes....
« Hé ! n'ai-je pas mon bon oncle, qui m'a
« peut-être fait l'honneur d'estimer ma

« tête dix écus et qui l'a vendue à ce « prix-là ? Cependant la tête d'un fils « d'un intendant de grand seigneur ne « vaut pas grand'chose à une époque où « on en a de plus célèbres à *guillotine que* « *veux-tu*. Mais c'est beaucoup trop ré- « fléchir au passé ; il faut s'occuper de « l'avenir ou tout ou moins du présent ; « car Dieu sait si j'ai un avenir !... Me « voilà examiné, cerné, et bientôt pri- « sonnier. Et ce qui m'a probablement « trahi, c'est cette malheureuse pièce de « quarante-huit livres. Aussi; qui diable « donne quarante-huit livres à un pau- « vre ? car c'est un pauvre !... Et cepen- « dant... oui... quoiqu'il y ait cinq ans

« que je ne l'ai vu... quoiqu'on le dise
« mort..... je le parierais, c'est lui !....
« c'est le comte de Perbruck, le fils du
« maître de mon père ! Mais si c'est lui,
« que diable fait-il dans ce pays-ci ?
« Comment, lorsqu'il était parfaitement
« tranquille !.... quelque part.... car ja-
« mais le marquis n'a pu parvenir à le
« découvrir, comment est-il venu se
« fourrer dans la gueule du tigre ? Est-ce
« que le mouvement décisif dont me
« parle mon père et qui doit sauver
« Louis XVI serait sur le point d'éclater ?
« Diable ! ceci changerait grandement la
« question !... »

Saturnin fut interrompu dans le cours

de ses réflexions par un coup qui lui fut légèrement frappé sur l'épaule; il se retourna et reconnut une de ces lugubres figures qui l'observaient. Saturnin regarda, mais sans prononcer une parole.

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'il soit l'heure de souper? lui dit le personnage mystérieux qui l'avait interrompu dans ses réflexions.

Saturnin lui répondit sans se déconcerter :

— Où soupe-t-on?

— Suivez-moi, je vais vous montrer le chemin.

Saturnin se leva et suivit l'homme qui

lui avait parlé. Les trois autres le suivaient à son tour, de façon à lui couper la retraite s'il lui prenait fantaisie de retourner sur ses pas.

Cette précaution était inutile. Notre jeune Parisien était décidé à tenter jusqu'au bout l'aventure dans laquelle il se trouvait engagé.

Saturnin Fichet, fils de Pierre Fichet, intendant de monsieur le marquis de Perbruck, était un beau jeune homme de vingt-huit ans, grand, bien fait, d'une figure distinguée, d'un profil charmant, et qui rappelait tellement certains traits du vieux marquis et le beau visage de son fils Césaire, que les mauvaises lan-

gues prétendaient que madame Fichet avait oublié que les devoirs d'un intendant s'arrêtent à la porte de la chambre de son maître.

D'autres, qui avaient remarqué la tendresse de madame de Perbruck pour ce jeune homme et qui avaient surpris des larmes dans ses yeux lorsqu'elle le rencontrait dans son hôtel, donnaient une autre origine à cette ressemblance inouïe. Cependant la révolution et ses horribles boucheries avaient fait taire ces propos, mais elles n'avaient point effacé l'étonnante ressemblance qui existait entre le fils de l'intendant et le fils du maître.

Cette ressemblance s'augmentait de certains hochements de tête, de certaines allures de jambe qui donnaient à Saturnin la mine d'un gentilhomme. Ces airs dégagés eussent fort étonnés ceux à qui on eût dit que Saturnin avait été procureur. En effet, son père, c'est-à-dire M. Fichet, n'avait pas voulu que son fils lui succédât dans un emploi qui, malgré ses produits excellents, tenait à la domesticité.

On disait bien encore que le père Fichet n'avait suivi en cela que les ordres du marquis, qui voulait pousser son bâtard dans la robe. Que tout cela fût ou ne fût pas vrai, il est du moins certain que

Saturnin avait beaucoup plus fréquenté les coulisses du théâtre Audinot que l'étude de son patron.

On citait de lui des aventures très hardies, avec les plus gracieuses princesses du lieu, et l'on disait même que, s'étant trouvé en tête-à-tête dans une de ces petites loges obscures où les belles dames du temps venaient cacher leurs galants rendez-vous, il avait si bien parlé, qu'il leur avait fait croire complètement qu'il était un parfait gentilhomme.

A ce métier, Saturnin avait gagné une assurance que soutenait un courage insouciant, et qui lui eût permis de faire de la fatuité, s'il n'eût été de sa nature le

garçon le plus amoureux de bien rire, de bien vivre, le cœur sur la main, la main ouverte, le sourire aux lèvres avec de gais propos, point curieux et sans ambition.

Ce jovial garçon marchait donc silencieusement entre ses quatre gardiens, essayant de se faire un plan de conduite et n'y pouvant arriver, attendu que pour savoir comment se conduire, il faut à peu près savoir où l'on veut aller, où l'on vous mène. Mais Saturnin ne savait pas ce qui se passait à son sujet.

— Si l'on m'arrêtait, se disait-il, pour me conduire en face de messieurs de la commune, on n'y mettrait ni tant de mys-

tère ni tant de façons... si on voulait me sauver, on ne s'exposerait pas à me voir prendre mes jambes à mon cou de manière à faire manquer les bonnes intentions de mes libérateurs; si... etc...

Saturnin marchait donc de suppositions en suppositions pendant qu'il suivait son conducteur, sans pouvoir trouver une explication à ce qui lui arrivait, lorsque l'homme qui marchait devant lui s'arrêta devant une petite maison dont il poussa la porte et lui fit signe d'entrer. Saturnin était décidé à se confier au hasard, et il entra.

II

A peine notre aventurier avait-il dépassé le seuil de la porte, qu'elle se referma derrière lui sans qu'aucun de ceux qui l'avaient suivi ni celui qui l'avait précédé entrassent avec lui.

Saturnin se trouva dans un couloir étroit, au bout duquel il vit une cuisine

ouverte et dans laquelle il y avait grand feu. Une servante accorte et jolie s'avança et lui cria de toute sa voix :

— Est-ce que c'est vous, monsieur Saturnin Fichet ?

Le jeune homme, fort étonné de se voir ainsi connu, hésita à répondre lorsqu'une porte s'ouvrit, et une jeune fille s'élança dans le couloir en disant d'une voix très émue, mais joyeuse :

— Mon père, c'est M. Saturnin Fichet...

Une voix de contre-basse repartit :

— Fais entrer le citoyen Fichet.

Saturnin cette fois obéit encore. Pendant qu'il gagnait la porte d'un petit

salon, ces mots mystérieux « Entrez et ne craignez rien » furent doucement prononcés par la jeune fille.

Saturnin passa galamment devant elle en la saluant de sa révérence la plus élégante et de son sourire le plus gracieux, et il entra immédiatement dans un petit salon où il trouva trois ou quatre hommes, en carmagnole, le bonnet rouge en tête. Il reconnut aisément le maître de la maison, attendu qu'il était en pantoufles, les deux jambes étendues sur un coussin.

Saturnin s'avança pour le saluer d'une façon toute civile.

— Salut et fraternité ! lui dit celui-ci

de la même voix de contre-basse qu'il avait déjà entendue.

— Ou la mort! continua Saturnin du même ton.

— Très bien! firent les trois autres gaillards qui se trouvaient dans la chambre.

Saturnin se tourna de leur côté et fut obligé de leur donner la main.

— Faut-il servir, mon père? dit la jeune fille.

— Oui, oui... nous causerons au dessert.

— Eh bien! citoyen Fichet, les affaires vont-elles bien à Paris? dit à Saturnin un petit homme maigre, aux yeux

flamboyants, à face d'usurier, le teint huileux et jaune, les cheveux plats et gras, les mains longues et crochues, le regard inquisiteur et louche.

— Mais ça ne va pas mal, dit Saturnin, que l'aspect de ce vieux oncle et l'attention avec laquelle il l'examinait alarmèrent tout d'abord.

— Hum ! fit le bonnet rouge avec colère, Robespierre devient modéré... il aime les lenteurs de la justice... On envoie les prisonniers devant le jury... Il n'y a que Marat qui comprit la révolution en vrai patriote !...

— Le souper est servi ! s'écria vivement la jeune fille, comme pour couper

court aux atroces propos de ce sans-culotte.

Deux des autres convives aidèrent le goutteux à se traîner dans la salle à manger, et la jeune fille profita du mouvement général pour glisser à l'oreille de Saturnin la recommandation d'être prudent.

Celui-ci eût bien voulu questionner cette charmante enfant qui semblait l'avoir pris sous sa protection, mais il aperçut les yeux du convive maratiste avidement fixés sur lui, et il se contenta de lui offrir la main ; elle lui tendit la sienne en rougissant, et Saturnin la

pressa doucement : ce signe d'intelligence lui fut rendu.

Si l'on n'eût pas appelé Saturnin Fichet par son nom, il n'eût pas hésité à croire qu'on le prenait pour un autre ; mais comment se persuader qu'il y ait eu quiproquo, lorsqu'on savait si bien son nom et sa récente arrivée de Paris ? Saturnin s'imagina que c'était une chose arrangée d'avance par son père et dont il eût dû être instruit par quelque missive qui avait manqué, ou par quelqu'un qui n'avait pu lui parler. Dans cette pensée, Saturnin se décida à se laisser dire et à faire tout ce que l'on voudrait.

On se mit à table, et la jeune fille, qui

tenait la place de la maîtresse de la maison, fit asseoir Saturnin auprès d'elle. Le maratiste fit une affreuse grimace ; elle le vit, l'appela et le plaça à sa gauche.

— Ah ! fit le père d'un ton de mauvaise humeur... M. Saturnin auprès de toi !...

— Ne faut-il pas faire honneur aux étrangers ?...

— On ne fait plus honneur à personne, dit le maratiste... Liberté, égalité ou la mort !...

— En ce cas, mon père, puisque tout le monde est égal, pourquoi ne mettrais-je pas le citoyen Fichet à côté de moi aussi bien que le citoyen Guillaume

Poiré (c'était l'ex-jardinier de Lemaître, celui qui avait si rudement parlé au comte de Perbruck, quelques années avant, sur la place de Bouffay. Il annonçait à cette époque ce qu'il deviendrait un jour).

Le père se tut, Le raisonnement de sa fille dépassait tout ce qu'il avait d'intelligence; mais le citoyen Poiré repri d'un ton aigre-doux :

— On ne rend plus d'honneur à personne, c'est vrai... mais on honore la vertu, et le citoyen Fichet est bien jeune pour être...

— Pour être vertueux, dit celui-ci... Je te jure, citoyen Poiré puisque c'est

ton nom, que je suis très vertueux!...

— As-tu été éprouvé? dit Guillaume d'une voix âcre ; as-tu dénoncé ton frère et l'as-tu envoyé à la guillotine? As-tu arrosé du sang des aristocrates les racines de l'arbre de la liberté?

— Vous savez bien, dit la jeune fille, qu'il n'a pu se montrer encore aussi patriote que vous, puisqu'il sort de prison.

— Et d'ailleurs... dit Saturnin indigné, jamais je ne...

Le pied de la jolie voisine posé sur le sien l'avertit de se taire.

— C'est bon! c'est bon!... fit le maître de la maison; nous causerons de cela plus tard.

— Oui, oui, dit Poiré ; l'occasion est belle de montrer s'il a du sang de patriote dans les veines.

— Voulez-vous un morceau de ce filet? dit la jeune fille, vous oubliez que le citoyen Fichet n'a peut-être pas dîné.

— Précisément... dit celui-ci, je meurs de faim...

— Allons, Rose, dit Poiré, donne-moi de ce filet... Si tes mains l'ont préparé, il me paraîtra délicieux !...

La galanterie de cet horrible gredin, passant par une bouche à dents d'ébène, et accompagnée d'un regard en fourche qu'il lançait amoureusement sur celle qui méritait si bien le nom de Rose, parut

abominable à Saturnin. Le franc jeune homme éprouva même une sorte de dépit en entendant la jolie et charmante fille répondre avec une coquetterie gracieuse :

— Tout le souper est de ma façon, citoyen, et si tu n'y fais pas honneur, tu m'insulteras !...

— En ce cas, je n'ouvre plus la bouche que pour manger, dit Poiré.

Saturnin se demanda comment une si jolie fille pouvait coquetter avec un pareil monstre ; mais presque aussitôt Rose lui dit, si bas qu'il entendit à peine :

— Voyez ce que je fais pour vous... aidez-moi donc...

Saturnin n'y comprit plus rien, et se mit à manger avec une voracité qui le dispensait de parler et lui donnait le loisir d'examiner. Il aperçut alors que Rose, suivant son système de protection, versait à boire à Guillaume et à ses compagnons, de façon à leur ôter la faculté de voir et d'entendre.

Le père n'avait pas besoin d'être excité, car il buvait à lui seul autant que tous les autres ensemble. Les deux convives qui étaient près de lui, l'imitaient autant qu'ils pouvaient, et bientôt Saturnin s'aperçut qu'ils étaient arrivés à ne plus s'entendre. Mais le farouche Poiré résistait mieux, et malgré toutes les aga-

ceries de Rose, il s'était assez bien ménagé pour qu'à la fin du repas il eût encore tout son bon sens.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Rose ; neuf heures et demie ! C'est l'heure où le médecin a ordonné à mon père de se coucher.

— Ah! fit Poiré d'un ton équivoque; le médecin a ordonné à ton père de se coucher de bonne heure; mais il lui a aussi ordonné de ne pas boire de vin; et tu n'as pas jugé à propos de te le rappeler, et maintenant qu'on va parler d'affaires, tu dis qu'il est l'heure d'aller se coucher.

Rose ne répondit pas, mais elle poussa

un profond soupir et parut essuyer une larme.

— De quel ton vous me parlez ! fit-elle d'un ton désolé; ah ! si c'est comme ça que vous me devez traiter lorsque...

— Eh ! bien non... j'ai tort, ma Rose, dit Poiré, j'ai tort. Mais, ajouta-t-il avec cette grimace affreuse que fait l'amour sur un visage laid, je te connais, petite aristocrate... Tu voudrais sauver ce coquin de marquis de Perbruck, que le citoyen Fichet s'est engagé à nous livrer.

Saturnin crut comprendre le rôle qu'il jouait et qu'on voulait lui faire jouer; mais il fut très surpris d'entendre Rose lui dire d'un air tout à fait dégagé :

— Allons, citoyen, donnez à ces messieurs les renseignements que vous avez promis à mon cousin Paul Robertin.

Le nom de Robertin allié à celui de Rose fut un trait de lumière pour Saturnin. Sans les connaître précisément, il savait l'histoire des trois frères. Il comprit qu'il était chez le Robertin de Nantes, et il se rappela qu'il avait été un moment question de son propre mariage avec Rose, la fille du riche marchand de blés, et que dans la dernière lettre qu'il avait reçue de Jersey, son père lui disait de se servir de ce projet pour se faire au besoin un protecteur de Robertin le patriote. Mais cela ne lui di-

sait pas comment il avait pu se rencontrer avec le cousin Paul. Aussi s'écria-t-il d'un air ébahi :

—Ah ! j'ai promis des renseignements à votre cousin ?

— Eh bien, oui, dit Rose, stupéfaite de l'air étonné du jeune homme.

A ce moment Poiré se leva, et d'une voix menaçante.

— Est-ce que tu ne saurais rien par hasard ? dit-il à Saturnin.

— Moi ! fit Saturnin. Mais je sais tout.

— Eh bien ! dit Poiré, où doit avoir lieu le rassemblement des traîtres et des conjurés ? Comment, à quelle heure, par

quel chemin doivent-ils se rendre à cette union liberticide?

Rose jeta un coup-d'œil d'intelligence à Saturnin en lui disant :

— Voilà ce que vous pouvez dire le plus aisément du monde.

— Certainement, fit Saturnin en prenant des airs assurés.

— Eh bien, où est le rendez-vous? dit Poiré en fixant ses regards sur le pauvre Fichet.

Saturnin, qui marchait en aveugle dans la route où le hasard l'avait lancé, ne s'arrêta pas à se demander pour quel Saturnin Fichet supposé il allait répondre, lui, le véritable Saturnin. Il chercha

un moment dans ses souvenirs, et se rappela avoir entendu parler au marquis de Perbruck de l'un de ses amis qui habitait les environs de Nantes. Cet ami s'appelait le baron de Paradèze, on le disait émigré, il n'y avait donc aucun danger à le désigner. Saturnin répondit donc :

— La réunion doit avoir lieu chez M. de Paradèze.

— Au château d'Arches ? s'écria vivement Guillaume.

— Précisément, dit Saturnin.

— J'en étais sûr ! s'écria Poiré. Tous ces infâmes aristocrates sont rentrés. Paradèze comme Perbruck ; et tout cela

doit se réunir dans le château d'Arches, chez la sœur de ce damné Paradèze... Ah ! pardieu ! Paul n'avait pas besoin de nous donner tant de peine pour avoir de vous ces renseignements... je les avais devinés.

Saturnin ne savait pas trop s'il devait rire de voir le farouche républicain croire si saintement au mensonge qu'il venait de faire ou s'il n'avait pas à s'alarmer d'avoir peut-être rencontré juste en croyant ne faire qu'une supposition.

Quant à Rose, elle paraissait ravie de la manière dont Poiré prenait la chose.

— Et, continua celui-ci, par quels chemins doivent-ils donc arriver ?

— Ah ! fit Saturnin assez embarrassé, ils sont tous cachés dans les environs... les uns d'un côté, les autres d'un autre... et chacun fera comme il pourra...

— C'est juste ! dit Poiré en réfléchissant... mais l'heure du rendez-vous général ?...

— Demain à minuit, répondit résolument Saturnin.

— Très bien, dit Poiré en se versant à boire.

Saturnin brûlait d'être débarrassé de son interrogatoire, et il fut très surpris quand Rose lui dit tout bas de s'informer du parti que l'on devait prendre.

Cependant il répéta la question qui

lui était soufflée, et Poiré répondit :

— Demain à minuit le château sera entouré, et à minuit un quart, quand la réunion sera au grand complet... nous serons là... mais, dites-moi... n'y a-t-il pas un signal auquel on reconnaîtra que le moment sera bon pour entourer le château?...

— Oui, certes, dit Saturnin, qui ne voulait pas rester coi, nous tirerons trois coups de fusil...

— Bien... bien... fit Poiré, nos hommes se mettront en marche demain ; les uns prendront par la ferme de Ligné et garderont le chemin de Rennes ; les autres suivront par le château de Malvenu ;

un troisième détachement tournera par le haut de Gigan... Nous les diviserons ensuite par petites bandes, de manière à cerner complètement le repaire des ex-tyrans.

Le républicain se traçait un plan d'expédition bien plus encore qu'il ne répondait à Saturnin. Il le combina ainsi pendant quelques instants en s'applaudissant de l'excellence des mesures qu'il allait prendre. Enfin il jeta un regard satisfait sur ses compagnons à peu près endormis dans leur ivresse et murmura :

— Enfin voilà une prise dont personne ne partagera la gloire avec moi !

— Je ne vous propose pas de venir chez Billaud-Varennes, dit-il à Saturnin; il est trop tard, et je lui dirai quel service vous avez rendu à la patrie.

Puis il se leva, et comme indigné de s'être servi du *vous* en parlant à Fichet, il reprit avec emphase :

— Tu es un loyal citoyen, Saturnin Fichet, et je bois avec toi à la mort de tous ces exécrables aristocrates, aussi lâches que pervers, et qui viennent pour boire le sang des vrais patriotes...

Ce toaste, proposé d'une voix éclatante, éveilla les autres convives de leur torpeur; ils se levèrent tous à l'exception du père de Rose, et ils burent à la mort

des aristocrates, en agitant en l'air leur bonnets rouges. Rose profita de ce mouvement pour enlever les lumières de la table, et se dirigea vers la porte de manière à faire comprendre à ses invités que l'heure de se retirer était venue.

Poiré leur montra le chemin, et bientôt après la maison était dans le plus profond silence. Rose et la petite servante avaient établi le père Robertin dans un vaste fauteuil où il s'était endormi.

A peine le père eut-il fait entendre les assurances ronflantes d'un profond sommeil, que Rose, s'affublant d'une mante et d'un bonnet, dit à Saturnin :

— Allons, il est temps d'aller au rendez-vous.

Cette fois Saturnin voulut savoir où on allait le conduire ; il fit une question ou deux, mais Rose lui repondit avec une sorte d'alarme :

— Songez qu'il faut au moins une demi-heure d'ici au haut de Barbins, qu'il m'en faudra autant pour revenir; et que si mon père s'éveillait d'ici-là, je serais perdue.

Saturnin se dit qu'il aurait le temps d'apprendre en route ce qu'il était et ce qu'on voulait faire de lui, et il se résigna enfin à partir.

La jeune fille le précéda, et bientôt après, elle lui dit :

— Donnez-moi votre bras et tâchons d'avoir l'air de deux amoureux.... On n'est pas suspect comme ça...

Saturnin offrit son bras à Rose. A vrai dire, c'était la plus gracieuse fille qu'il eût rencontrée de sa vie ; une fille pleine de générosité et qui le sauvait, avec des yeux pleins de feu, une taille charmante, des dents perlées, des mains effilées et douces, des pieds coquets ; aussi poussa-t-il un soupir en disant :

— Ma foi, mademoiselle Rose, vous me conseillez là une comédie que je

jouerais aussi sérieusement que vous le voudriez...

— Ah! monsieur Saturnin, dit Rose, nous parlerons de cela plus tard...

Cette réponse causa à Fichet une surprise plus grande que toutes celles qu'il avait éprouvées jusque-là. Décidément, on le prenait pour lui-même.

— Ah! çà, dit-il, mademoiselle Rose, veuillez m'expliquer tout ce qui se passe.

— Mais il me semble que puisque vous êtes convenu de tout avec mon cousin Paul, vous devez le savoir mieux que moi.

— Peste! se dit Saturnin, j'ai fait beau-

coup de choses dont je n'ai pas d'idées, mais probablement ce cousin doit savoir qui je suis et me l'apprendra. Est-ce que nous allons rejoindre votre cousin Paul ? dit Fichet.

— Mais non ! Vous savez bien que c'est son beau-frère que nous allons chercher, Silvestre Landais qui me fait la cour. Ah ! çà, reprit Rose avec un peu d'humeur, est-ce que l'aspect de ce méchant homme de Poiré vous a troublé la tête? Paul m'avait dit que vous étiez brave comme tout, et qu'au moment où vous lui avez sauvé la vie et où vous l'avez tiré des griffes de cinq ou six gardes nationaux qui voulaient l'arrêter, vous étiez

aussi tranquille que si vous aviez été au bal, quoique deux de ces misérables vous eussent posé le canon de leur fusil sur la poitrine.

— Diable ! fit encore Saturnin en riant, et je n'ai pas pâli ?

— Ah ! ce n'est pas bien de vous moquer de moi, dit Rose.

Cependant Saturnin se voyait engagé à soutenir un personnage un peu trop héroïque selon ses penchants personnels, mais après un instant de réflexion il se dit :

— Bah ! il en sera ce qu'il plaira au ciel !... Ma foi, j'irai jusqu'au bout !

Puis il se mit à parler à Rose et à s'in-

former de ses projets, de son passé.

— Mais Paul m'a dit qu'il vous avait donné tous ces détails, fit Rose d'un ton piqué. Ou bien il s'est vanté, comme cela lui arrive d'ordinaire, ou bien, ajouta-t-elle avec dépit, vous oubliez vite ce que l'on vous dit.

Puis elle ajouta avec un soupir :

— Et peut-être aussi ce que vous dites...

Saturnin se tourna du côté par lequel on arrive à se faire toujours écouter, quoiqu'on ne parle pas toujours juste.

Il se mit à essayer de la flatterie.

— Votre cousin m'a dit mille choses ; mais il me les a si mal dites, que j'ai be-

soin de les entendre de nouveau. D'ailleurs, j'ai cru remarquer qu'il était très exact dans ses renseignements.

— Vraiment ?

— Certes. Il m'a dit, en effet, qu'il avait une cousine qui s'appelait Rose, qui était jeune et très bonne ; mais il ne m'a pas dit que c'était la plus jolie personne de Nantes, la plus spirituelle, la plus courageuse, la plus charmante.

En parlant ainsi, Saturnin pressa doucement le bras de la jeune fille qui repartit d'une voix troublée :

— C'est drôle ! il m'avait dit qu'il vous en avait parlé, et que c'est pour ça que vous lui aviez dit... que... enfin...

— Quoi donc? fit Saturnin.

— Ah! mon Dieu! fit la jeune fille; est-ce que vous ne le lui avez pas dit? M'aurait-il menti? Ce serait mal, car alors je ne serais pas ici.

— Assurément, dit Saturnin; je lui en avais parlé, j'ai dû lui en parler. Mais pardonnez-moi si j'ai oublié ce à quoi vous faites allusion. Je suis dans une si étrange position...

— Oh! fit la jeune fille, ces choses-là ne s'oublient pas. Paul m'a trompé. Pauvre folle que j'étais!.... Hélas!.... mon Dieu, je suis perdue!

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec une veritable terreur.

— Ne dites pas cela, Rose, tant que je serai près de vous, vous ne courrez aucun danger si je puis vous en préserver.

— Mais certainement vous le pouvez ; mais soyez franc, que lui avez-vous dit à mon cousin... relativement... à des idées de votre père... et du mien... sur...

Elle s'arrêta toute tremblante.

Saturnin ne put pas douter plus longtemps qu'on eût parlé à Rose des projets d'alliance jadis caressés par les deux pères. Il se hasarda dans cette voie.

— Écoutez, mademoiselle Rose, lui dit-il, je ne sais ce que votre cousin a pu dire ; mais s'il vous a parlé de l'amour

que vous êtes faite pour inspirer à tout homme qui a le bonheur de vous connaître, il ne vous a point trompée ; si c'est sur mon amour que vous comptez pour vous arracher à un danger quelconque, vous n'êtes point perdue..

— Vrai ! s'écria Rose.... Oh! merci, merci... monsieur Saturnin. Allez donc remplir votre mission ; finissez-en, mettez-vous en mesure de pouvoir contrebalancer l'influence de cet odieux Poiré, et alors notre bonheur est assuré ; le mien, du moins, ajouta-t-elle avec un retour agaçant. Je vous parle bien librement, reprit-elle bientôt ; mais vous vez ma position : si d'ici à deux mois

je n'ai pas épousé Poiré, mon père et moi nous sommes perdus. Hier encore il me l'a dit : « Il faut que tu m'épouses, ou je te montrerai comment on fait danser les amis des émigrés ! »

— Rose était donc du parti royaliste, et cela sans doute à l'insu de son père.

Cependant tout cela ne disait pas à Saturnin comment un autre avait sans doute pris sa place, et comment en ce moment il prenait sans doute la place de cet autre. Il eût bien voulu savoir où on le conduisait, mais il ne pouvait le demander, puisque lui-même avait sans doute arrêté le lieu du rendez-vous ; il n'osait pas plus se taire que parler, et ne sa-

chant quelle conversation engager, il se mit sur le chapitre de l'amour et dit à Rose :

— Ainsi vous m'aimez ?

— Si je vous aime !... Mais ne sais-je pas tout ce que vous êtes !... Qui ne vous aimerait pas, Saturnin ; vous, si brave, si généreux, vous qui avez secouru tant de pauvres de votre bourse ; qui avez si loyalement soutenu la cause de vos bienfaiteurs ; vous qui avez sauvé toute une famille de l'incendie à Machecoul !

— Sacrebleu ! se dit Saturnin, mais je suis tout-à-fait un héros !...

Paul Robertin, pour mieux intéresser Rose au salut de Césaire, qu'il avait an-

noncé à la jeune fille sous le nom de Saturnin Fichet, avait doré son héros de toutes les belles histoires qu'il avait entendu raconter. La pauvre enfant était dans l'enthousiasme.

— Oh! oui, dit-elle, je vous aimerais! et je vous le dis.... Oui, je vous le dis, parce que ce sentiment-là me remplit le cœur; oui, je serai fière de m'appeler un jour madame Saturnin Fichet.

— Un homme si brave doit avoir des droits que n'ont pas tous les autres, se dit le jeune homme. Et il embrassa Rose.

Elle s'arrêta toute émue.

— Saturnin, lui dit-elle, c'est notre baiser de fiançailles... comptez sur moi,

je mourrai plutôt que d'être à un autre qu'à vous... Me faites-vous le même serment?

Trop souvent les mots répondent aux mots, plus vite que la pensée à la pensée...

— Oui, je vous le jure, dit Saturnin, sans songer à la gravité du serment qu'il prononçait.

— Eh bien! attendez-moi là un moment... Nous sommes arrivés.

Rose serra la main à Saturnin et l'appuya sur son cœur en disant:

— Celui-ci ne vous trompera jamais!

Saturnin voulut prendre un second

baiser, mais Rose s'échappa lestement et alla frapper à la porte d'une petite chaumière perdue dans les arbres à une vingtaine de pas de la route. Un moment après, Saturnin vit arriver un homme seul avec deux chevaux.

— Et Rose? lui dit notre jeune aventurier.

— Rose va retourner à Nantes par le chemin d'en bas. Quant à nous, dépêchons : vite à cheval et filons. Il y a deux bonnes heures d'ici au château d'Arches, et il est sept heures.

— Est-ce que nous allons au château d'Arches.

— Eh bien! est-ce que ce n'est pas

là le lieu de la réunion? dit le paysan.

— Parbleu! ce serait plaisant si j'avais deviné juste! se dit Saturnin en montant à cheval.

Puis il réfléchit que cela pouvait ne pas être plaisant du tout, et il commença à s'inquiéter sérieusement. Les chevaux furent mis au trot, et les voyageurs allèrent ainsi sans échanger une parole durant près d'une heure; le guide marchant en avant. Saturnin le suivant comme un homme à moitié ivre, qui se sent entraîné dans un chemin semé de dangers, mais qui n'a pas la force de résister.

III

Avant d'aller plus loin, il faut expliquer à nos lecteurs d'où venait cet étrange quiproquo.

La veille même de ce jour, deux hommes, que nous connaissons déjà, étaient attablés devant un pot de cidre dans un cabaret de la place de Viarmes.

— Tu dis donc, disait Guillaume Poiré, l'ex-jardinier du terrible Lemaître, le farouche convive de Robertin de Nantes, à Mathurin Fichet, l'oncle de Saturnin. que ton neveu est arrivé ce soir...

— Oui, répondit Fichet d'un ton chagrin.

— Où est-il logé ton neveu ?

— Chez moi, dit Mathurin Fichet avec un profond soupir.

— Ah ! fit Guillaume Poiré, c'est fâcheux, parce que lorsqu'un homme est entré dans la maison d'un autre... on ne peut pas aller dire à la commune : J'ai un brigand de royaliste chez moi...

— Bah ! dit Fichet.

Guillaume Poiré le regarda avec attention.

— Au fait, reprit l'ex-jardinier, si c'est un esclave des aristocrates, comme tant d'autres, et que je le trouve quelque part... pas chez moi.... ou chez un ami... je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas arrêter...

— Dame, reprit l'oncle Fichet d'un air piteux, il faudra bien qu'il quitte ma maison pour s'embarquer, et alors, le pauvre garçon, il courra grand risque si tu le trouves...

— Fichet, tu es un méchant gredin... Qu'est-ce que t'a fait ce jeune homme ?

— A moi, rien... Mais tu sais qu'il y a

eu autrefois des projets de mariage entre lui et Rose Robertin.

— Louis Robertin, un vrai patriote, ne voudrait pas donner sa fille au fils de l'intendant d'un émigré.

— Es-tu bien sûr de Louis ?

— De Louis Robertin? Comme de moi, dit Poiré en examinant Fichet.

— C'est qu'on dit, reprit celui-ci, que tout son dévoûment à la révolution n'est qu'un masque pour cacher ses accaparements.

— Tu es fou ; lui, Louis Robertin, un accapareur?

— Et, ajouta Fichet, il y en a qui prétendent qu'il y a des associés en dessous

qui lui donnent de l'argent, et l'on dit aussi qu'il y a des employés de la commune qui lui font des laissez-passer.

— De qui veux-tu parler? dit Guillaume Poiré avec trop de colère pour que ce mouvement violent ne cachât pas une crainte sérieuse.

— De personne, de personne, dit Fichet; chacun ses affaires d'ailleurs.... J'ai assez de m'occuper des miennes.

— Elles te tourmentent donc bien? dit Poiré d'un ton confidentiel.

— Dame! dit Fichet, le gars vient me demander compte de la vente qui a été faite de son bien.

— Ah!... fit Poiré ; je comprends... et est-il fort sur les chiffres ?

— Je ne crois pas. Tu sais bien que c'est un monsieur de Paris qui n'est jamais venu à Nantes.

— Est-il exigeant ? dit Poiré avec une grimace d'assassin à gages.

— J'espère que non, repartit Fichet d'un air bonhomme.

— Mais si par hasard il voyait clair, et qu'il voulût se fâcher ?... fit Poiré.

— Dame ! repartit Mathurin, dont le visage s'anima d'une affreuse expression de scélératesse, dame, je lui rendrai mes comptes demain. Puis vers la nuit il doit sortir de chez moi et trouver sur le cours

Saint-Pierre l'homme que son père a envoyé d'Angleterre pour le faire embarquer.

— Et cet homme ?

— Je crois que c'est le patron du chaland la *Belle-Sœur*.

— Bon, dit Poiré en prenant cette note sur un carnet. Et le signal ?

— Un coup de sifflet donné sous mes fenêtres par un des matelots du chaland.

— Très bien, dit Poiré en écrivant encore quelques lignes ; ceux-là sont des traîtres, et leur compte est fait. Et quant à ton neveu, une fois sorti de chez toi...

— Je n'en réponds plus, n'est-ce pas ?

dit Fichet en souriant. Dame, je ne commande pas à la police de Nantes.

— C'est juste ; et s'il a été difficile sur les comptes...

— Ah! dame, dit Fichet, si c'est un aristocrate, s'il a toujours idée d'épouser ta Rose, s'il fait le méchant, je me connais... je...

— Que feras-tu ?

Fichet s'arrêta. Il regarda Poiré dans le blanc des yeux et ajouta :

— S'il fait le méchant, je me mettrai à la fenêtre quand il sortira.

— C'est dit, fit Poiré ; et ce soir au club tu parleras des subsistances...

— Pardieu !... Je dirai qu'il n'y a pas

moyen d'arracher le blé aux paysans, et que les magasins de Louis Robertin sont vides.

Poiré tendit son verre à Fichet, et ils trinquèrent.

— Ah çà! reprit Poiré après un moment de silence, crois-tu qu'il soit affolé de la petite Rose?

— Bon! dit Fichet, il ne la connaît pas.

— Est-il dans le secret des émigrés?

— Peut-être oui, peut-être non. Je sais seulement que voilà dix-huit mois qu'il est en prison à Paris.

— Est-ce qu'il s'est sauvé? dit Poiré avec colère.

— Non, non, dit Fichet; il est trop

bête pour ça; et c'est peut-être aussi pour cela qu'on l'a mis à la porte.

— Et où compte-t-il aller?

— Dame! son père luia écrit d'Angleterre, où il vient d'arriver de Coblentz avec le ci-devant marquis. Probablement Saturnin va les rejoindre.

— Ainsi, selon toi, il n'est ni amoureux ni conspirateur?

— Je ne sais pas.

— Eh bien! moi, je le saurai.

Le soir même, Guillaume Poiré était chez Louis Robertin. Jamais il n'avait été si amical pour le père Louis; jamais il n'avait adressé un regard d'une tendresse plus calme à Rose. La belle fille

eut peur et attendait avec anxiété le résultat de cette amabilité.

— Eh bien! dit enfin Guillaume au vieux Louis, j'espère que Fichet a été bon enfant, ce soir, au club des vrais patriotes.

— Oui-dà, oui... reprit Robertin d'un ton bourru, il a dit que nous n'avions point de blés... Qu'est-ce que tu lui as bâillé pour ça?

— Pas grand'chose... Je lui ai promis que tu donnerais à souper demain soir à son neveu Saturnin.

— Tiens, il est donc ici?

— Oui, il est arrivé.

— Vous le savez? s'écria Rose imprudemment.

Déjà Paul, selon les conventions qu'il avait faites avec Césaire, lui avait annoncé l'arrivée de celui-ci sous le nom de Saturnin Fichet.

— Et vous aussi, à ce qu'il paraît? fit Guillaume d'un ton atrocement doucereux.

— C'est mon cousin Paul qui l'a dit hier à mon père, dit Rose très résolument...

— A moi... fit le vieux Robertin, je n'ai pas entendu ça.

— C'est possible, dit Rose avec une intention marquée, car Paul vous l'a dit

au moment où vous étiez occupé à calculer le prix des deux cents setiers de blé que vous avez reçus avant-hier...

Robertin regarda sa fille d'un œil mécontent. Elle ne voulait point s'en apercevoir et reprit :

— Au fait, est-ce deux cents sacs... ou bien...

— Oui... oui, je me rappelle, dit Robertin, qui avait reçu quatre cents sacs de blé et qui n'en avait mis que deux cents dans le magasin commun où étaient ses blés et ceux de son associé Guillaume Poiré... C'est vrai, le gars m'a parlé de ça...

— Il ne vous a pas dit autre chose? dit Poiré.

— Il vous a dit, vous vous rappelez, mon père, dit Rose d'un ton ferme, il vous a dit qu'il repartait le soir même.

Rose, qui avait promis un guide au faux Saturnin de Paul, ne voulait pas le voir tomber dans les mains de Guillaume Poiré. Elle eut été encore bien plus épouvantée si elle avait su que ce prétendu Saturnin n'était autre que le comte de Perbruck.

— En ce cas, dit Guillaume Poiré, qui parlait, lui, du véritable Saturnin, il vous a trompé; le jeune homme ne part que demain et même à la nuit tombante.

— Je vous dis qu'il est parti, fit Rose.

— Que non. Il sait bien que la personne qui est chargée de le faire émigrer ne sera que demain au cours Saint-Pierre.

Rose se prit à trembler et se détourna.

— Mais qui vous a dit, reprit-elle, qu'il voulût émigrer?

— C'est ce qu'il nous dira lui-même, car, comme je vous l'ai dit, il viendra demain souper avec nous.

— Vous en êtes sûr?...

— C'est arrangé avec son oncle.

Rose, avertie par Paul que Saturnin Fichet devait se présenter chez son père le lendemain soir, eût voulu le faire prévenir de s'éloigner, mais elle ne savait

où le trouver. Elle attendit donc l'évènement pour savoir comment elle pourrait tenir la promesse qu'elle avait faite à Paul, et conduire Fichet jusqu'à Barbins, où devait se trouver le guide promis par Paul.

Le lendemain venu, le patron du chaland la *Belle-Sœur* était suivi au moment où il mettait le pied sur le cours Saint-Pierre, et il était arrêté à l'instant où son matelot donnait le signal convenu sous la fenêtre de l'oncle Fichet. On sait ce qui en arriva pour Saturnin. Mais il nous faut dire ce qui en arriva pour Césaire.

Il traversait le cours Saint-Pierre pour se rendre chez Louis Robertin au mo-

ment de l'arrestation du patron de la *Belle-Sœur*. Pendant que cet homme se débattait entre les mains des agents commandés par Guillaume Poiré, le comte avait entendu celui-ci reprocher au patron d'avoir voulu aider à la fuite de Saturnin Fichet.

Épouvanté d'entendre prononcer ce nom qu'il avait accepté pour se cacher, Césaire s'était éloigné rapidement, craignant quelque maladresse ou quelque trahison de la part de Paul. Il allait quitter la promenade, lorsqu'il rencontra Saturnin. Le jeune comte le reconnut au premier coup-d'œil. Il comprit alors que c'était à Saturnin qu'on en voulait véri-

tablement, et il s'approchait de lui pour l'avertir du danger qu'il courait, lorsqu'il se trouva cerné par les quatre hommes que Poiré avait mis en observation auprès de Saturnin, et qui étaient chargés de l'amener de gré ou de force au souper auquel il était invité et attendu sans s'en douter. Cependant, le jeune comte avait observé de loin le malheureux Saturnin Fichet, il avait vu l'un des agents lui parler et le conduire jusqu'à la maison de Louis Robertin, et il avait compris que l'aide qu'il croyait trouver dans cette maison sous le nom de Saturnin Fichet lui était complètement enlevée par l'arrivée du véritable pos-

sesseur de ce nom. Il fallut donc que Césaire renonçât au guide que Paul lui avait promis, et cherchât d'un autre côté par quel moyen il pourrait se rendre au château d'Arches.

Si la description que nous avons faite du pays breton a été suffisante, nos lecteurs ne s'étonneront pas que Césaire de Perbruck fût très cruellement embarrassé pour trouver un château situé à peine à quatre lieues de la ville.

En effet, lorsqu'on n'a pas vécu de longues années dans chaque localité, il est presque impossible de se reconnaître, même en plein jour, dans ce dédale de chemins creux. Partout un horizon borné

à quelques pieds, nulle part une élévation d'où l'on puisse dominer d'assez haut les environs pour prendre une direction, et même, si on y parvenait, arriverait-il souvent qu'après avoir aperçu de loin le lieu qu'on veut gagner, on dévierait vingt fois de la ligne qu'on se serait tracée en suivant ces mille chemins se coupant, se croisant à tous les angles possibles. Ce qui est si difficile le jour devient donc presque impossible la nuit. Il n'y a que les habitants mêmes de l'endroit qui puissent se retrouver dans cet inextricable labyrinthe. Ceux-là connaissent les points de section de tous ces chemins, l'un à une pierre qui se dresse

le long du talus, un autre à la forme de l'arbre qui domine la haie, celui-ci à la profondeur de l'ornière éternelle qui le sillonne, celui-là à la forme seule du buisson qui l'ombrage. Puis enfin ils acquièrent cette mémoire qui passe pour ainsi dire de l'esprit dans le corps, cette mémoire de la distance qui appartient aux jambes plus qu'à la réflexion et qui guide les aveugles dans les détours les plus compliqués des rues de Paris.

Il y avait certainement à Nantes mille personnes qui savaient le chemin du château d'Arches; mais ce n'était pas assez pour Césaire d'une indication précise et qu'il n'eût pu suivre, il lui fallait

un guide, et comment le trouver, comment surtout se fier à lui et le conduire à une demeure où il rencontrerait une assemblée nocturne. C'était livrer peut-être les destinées de vingt familles à un inconnu, peut-être les destinées de la France. Dans l'incertitude où il se trouvait, Césaire s'était cependant dirigé du côté de la ville qui devait le mettre sur la route du château de M. de Paradèze.

La nuit était sombre, froide, humide, et Césaire commençait à éprouver la plus cruelle inquiétude. Le rendez-vous était à dix heures, et six heures venaient de sonner à une des horloges voisines. Manquerait-il au rendez-vous après l'avoir

provoqué? Paraîtrait-il encore avoir fui lorsque M. de Paradèze lui ouvrait si généreusement la voie à une justification? La situation était affreuse.

Debout à l'angle de la route qu'il devait prendre et dans laquelle il n'osait s'engager, Césaire avait interpellé déjà quelques passants attardés, mais les uns lui avaient répondu brutalement qu'il n'était plus l'heure où l'on demande l'aumône, d'autres s'étaient éloignés avec épouvante, croyant avoir affaire à quelque malfaiteur ou à quelque espion. A cette époque, tout était suspect.

L'heure avançait cependant et l'inquiétude de Césaire devenait un véri-

table désespoir. Il manquait à sa parole, lui qui n'avait encore donné à personne le droit de dire que s'il ne tenait pas la promesse qu'il avait faite, c'est qu'il était prisonnier ou mort.

Sept heures sonnèrent, et il se décida à s'avancer à tout hasard sur la route qui menait à Arches.

— Quelques-uns de ceux qui vont à ce rendez-vous, se dit-il, y passeront peut-être ; je m'adresserai à eux, je leur dirai mon nom, et ils me serviront de guide. Si je ne réussis point, j'errerai jusqu'à ce que le froid et la fatigue me forcent à me coucher dans quelque fossé où l'on

me trouvera mort; cela me justifiera du moins.

Césaire en était arrivé à ce point de misère, lorsqu'il entendit les pas mesurés d'un certain nombre d'hommes. Il tira un pistolet de sa poche, bien résolu à obtenir par la violence ce qu'on refuserait peut-être à ses sollicitations; mais lorsque dans l'obscurité il put reconnaître le nombre de ceux qui s'avançaient, il vit, à leur ordre, à leur marche, au scintillement de leurs armes, qu'il était en face d'une de ces patrouilles que les Nantais promenaient incessamment aux environs de la ville.

Césaire s'élança immédiatement sur

le côté de la route pour se dérober aux regards des gardes nationaux ; mais il avait été déjà aperçu par ces hommes, plus habitués qu'il ne pensait à saisir lè moindre mouvement dans l'ombre, le plus léger bruit dans le silence. Il n'était pas au bord de la route qu'il entendit siffler deux ou trois balles à ses oreilles.

— Eh bien ! s'écria-t-il en lui-même, on me trouvera mort ici, et du moins on ne m'accusera pas de lâcheté ou de trahison.

Aussitôt Césaire se retourna et s'élança le pistolet au poing sur la patrouille, qui, de son côté, s'était mise à sa poursuite.

Il tira, mais la balle de son arme n'atteignit personne. Acculé tout aussitôt sur le bord de la route où il combattait le sabre au poing, plutôt pour vendre chèrement sa vie que pour la sauver, il allait succomber sous les coups de baïonnettes dont on le menaçait, lorsque la voix du chef de la patrouille se fit entendre.

— Emparez-vous de lui et qu'on le garotte ; c'est quelque conspirateur, et il nous fera des révélations.

Le sabre de Césaire s'était brisé sur les fusils des gardes nationaux. Ils purent donc l'approcher et s'emparer de lui. Ils lui lièrent les mains derrière le dos. Cé-

saire, qui s'était défendu avec les efforts désespérés d'un homme qui veut mourir, se refusa à marcher lorsque les soldats lui ordonnèrent de se relever et de les suivre.

— Allons, allons, dit le chef de la petite troupe en se penchant vers lui : marchez, mon garçon ; mes soldats ne sont pas patients, nous n'avons pas le temps de vous attendre, et comme ils n'ont pas envie de se donner la peine de vous emporter, ils vous cloueront à terre pour que vous n'alliez pas vous promener si tard... Allons donc, debout, ajouta le sergent en aidant Césaire à se relever, nous avons à causer ensemble.

A ce moment, et comme s'il eût soudainement changé de résolution, Césaire se remit sur les jambes.

— Je ne peux pas vous suivre, répondit-il, j'ai affaire ailleurs.

Les gardes nationaux se mirent à rire d'une façon si menaçante que le sergent reprit la parole :

— Attendez, je vais lui faire entendre raison.

— Oui, oui, dirent les soldats en riant, poussez-lui votre argument ordinaire.

Ceci avait sans doute rapport avec quelque habitude connue du sergent, car celui-ci repartit en levant son briquet :

— Vous allez voir...

Et tout aussitôt il l'appuya sur la poitrine de Césaire en lui disant tout bas :

— Marchez, ou vous êtes perdu.

Puis il ajouta tout haut :

— Allons, mon homme : Une fois... deux fois...

— Soit, dit Césaire, je vous suis.

— Ah çà ! dis donc, sergent, fit un des soldats, tu ne l'as pas seulement piqué ?...

— Dame, il a consenti à la seconde...

— Eh bien ! on chatouille à la première, on pique à la seconde, et à la troisième...

— On tue ? dit Césaire.

— Comme tu dis, fit le sergent; et maintenant que tu es averti, en avant, marche !

Césaire obéit. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils entendirent au loin le trot précipité de deux chevaux.

— Attention, dit le sergent, faut voir ce que c'est que ces gars-là.

Il cacha ses hommes de distance en distance le long de la route, puis il revint près de Césaire. En une seconde il eut délié les mains du comte, puis il lui dit :

— Maintenant profitez de la bagarre qui va avoir lieu pour vous sauver.

— Ce n'est pas seulement ce que je

veux de toi, Jérôme, lui répondit Césaire, qui avait reconnu le pauvre paysan qu'il avait sauvé autrefois et qui l'avait suivi à la Trappe, je veux encore...

— Je vous dis que vous êtes mort si vous rentrez en ville, dit vivement Jérôme.

— Peu m'importe, si je ne dois pas arriver ce soir à...

Il fut interrompu par le cri de :

— Halte-là ! que fit entendre le premier soldat devant lequel les cavaliers étaient arrivés.

— Au galop ! répondit une voix.

Le sergent poussa un léger cri de surprise et ajouta :

— Arrêtez-les !

Mais avant que les gardes nationaux eussent pu sauter à la bride des chevaux, les cavaliers passèrent comme la foudre. Les fusils tirés sur Césaire n'avaient point été rechargés.

— Coupez-les, s'écria le sergent, vous par le champ la *Murière,* vous autres par le sentier de la Châtaigneraie. Je vas par le bas pré. Il faut les prendre. Sus! sus !

Les soldats s'éloignèrent, et le comte resta seul avec Jérôme Robertin.

— Comment ? vous dans le pays, monsieur le comte, et pour de mauvais motifs, je le vois bien, dit avec humeur le frère de lait de Césaire.

— Jérôme, je n'ai point le temps de discuter avec toi ; seulement souviens-toi que le jour où je t'arrachai de la prison du Bouffay, tu me juras de m'appartenir.

— Je vous l'ai juré, c'est vrai, monsieur le comte ; mais il y a eu bien des changements depuis ce temps-là.

— Tu me le disais encore le jour où nous nous sommes séparés sur la grève de Saint-Malo.

— C'est encore vrai. Mais, voyez-vous, il y a encore eu bien des changements.

— Je le vois, Jérôme, tu as oublié que sans moi tu serais aux galères.

— Non, monsieur le comte, non, ré-

pondit Jérôme, je ne l'ai point oublié, seulement je n'ai plus les mêmes idées. Je vous ai suivi à la Trappe, où vous êtes allé, je ne sais pourquoi; j'y suis resté cinq ans avec vous, bien persuadé que, parce que le fer du bourreau m'avait écorché la peau, je n'étais plus un homme. Quand on nous a chassés du couvent, je ne vous ai pas quitté que vous n'ayez été en sûreté entre les mains de cet abbé qui vous a emmené en Angleterre... Et à l'heure qu'il est, je risque ma vie, plus que cela, mon honneur pour vous sauver.

— Ton honneur! dit Césaire avec dédain.

— Oui-dà, reprit Jérôme d'un ton fier, mon honneur. Quand je n'ai pas voulu émigrer, c'était pour revoir le pays, pour revoir mon pauvre père. Eh bien ! lui et les autres, ils m'ont reçu comme un Lazare, et ils m'ont dit : « Reste si tu veux « avec nous, nous te cacherons... ç'a été « un malheur, mais nous n'y pouvons « rien. » Et dame, moi, pauvre bête, voyant que les miens me reniaient, car ne valait-il pas autant me chasser que de me cacher comme un voleur... j'étais décidé à me jeter dans l'Erdre la tête la première, lorsqu'un jour, à Nantes, je rencontrai chez mon oncle Louis Robertin un gars qui avait été jardinier, mais qui

a laissé la bêche pour faire de la révolution. Quand il a su qui j'étais, il ne m'a point dit, comme les autres, que j'étais un gueux qu'il fallait cacher... Ah ! bien au contraire.

« Vois-tu, citoyen, me disait-il, c'est
« une marque d'honneur que tu as sur
« l'épaule ; ne la cache point, mon gars,
« montre-la aux citoyens ; dis-leur que
« tu as été victime des aristocrates. Jure
« de te venger et de combattre pour leur
« extermination. »

Voilà ce qu'il m'a dit, et ce qui a été dit a été fait. J'ai été avec lui et mon oncle Robertin au club ; j'ai montré mon épaule nue aux citoyens. Guillaume Poiré

leur a fait un discours, après quoi j'ai juré guerre et mort aux nobles. Et les patriotes ne m'ont point repoussé, ils ne m'ont pas dit : Cache-toi et nous te nourrirons par pitié; ils m'ont porté en triomphe autour de la salle et ils m'ont fait sergent dans la compagnie du citoyen Poiré. Vous voyez qu'il y a eu du changement.

Césaire avait patiemment écouté Jérôme. Les paroles du sergent lui avaient rappelé la scène dont il avait été témoin sur la place du Bouffay, son altercation avec le paysan qui lui avait prédit la vengeance populaire, et Césaire avait reconnu que Jérôme avait raison.

— Eh bien! lui dit-il, tiens ton ser-

ment; livre-moi à tes amis les patriotes.

— Non, non! je vous ai juré d'être à vous avant de leur avoir juré d'être à eux... Que voulez-vous de moi?

— Que tu me conduises sur l'heure au château d'Arches.

On entendit les voix des gardes nationaux qui revenaient en jurant contre les cavaliers qu'ils n'avaient pu atteindre.

— Suivez-moi donc, lui dit brusquement Jérôme, je m'en tirerai comme je pourrai.

Et tout aussitôt il s'élança dans un champ voisin, où Césaire le suivit.

IV

Au moment même où Jérôme et Césaire prenaient le chemin du château de M. de Paradèze, Saturnin Fichet et son guide les devançaient, sur cette route, de toute la vitesse de leurs chevaux.

— En effet, les deux cavaliers que les gardes nationaux avaient voulu arrêter

n'étaient autres que l'infortuné sosie du comte de Perbruck et le guide que lui avait donné Rose. Ils furent bientôt assez loin pour pouvoir ralentir leur course.

— Pardieu ! fit Saturnin. nous venons de l'échapper belle !

— Allons, allons vivement, reprit le guide, ou les oreilles m'ont corné, ou j'ai cru reconnaitre la voix de celui qui commande la patrouille... et le gars ne plaisante pas.

— C'est un de tes amis ?

— Mieux que ça : c'est mon beau-frère.

— Peste ! Et comment l'appelles-tu?

— Jérôme Robertin donc... Mais vous devez le connaître, vous?

— Certainement : c'est celui qui a disparu avec le jeune comte de Perbruck.

— C'est ça.

— Et vous avez épousé sa sœur?

— Oui-dà. Je suis Sylvestre Landais, vous savez bien ; c'est moi qui ai épousé Mariole.

— Je comprends... celle dont on disait que le vieux marquis voulait faire sa maîtresse.

— Et qui ne l'a pas été, entendez-vous!

— Je le crois parfaitement, puisqu'on

dit que c'est à cause des refus de la jeune fille que le pauvre Jérôme Robertin a été faussement accusé par le marquis d'avoir voulu tirer sur lui.

— C'est la vérité, et Jérôme ne l'a pardonné ni à lui ni aux nobles; aussi a-t-il tourné du côté des patriotes.

— Mais vous-même, n'êtes-vous pas des leurs?

— Il me semble que, puisque je suis ici, je ne suis guère de leur parti.

— Cependant vous êtes de la garde nationale?

— Il a bien fallu. Après la mort de cette pauvre Mariole, car elle est morte, ma pauvre femme, j'avais été m'établir chez

l'oncle Robertin, vous savez, le vieux qui a une si jolie fille.

— Oui, la charmante Rose, dit Fichet d'un ton suffisant.

— Celle qui vous a amené près du corps de garde, où j'étais de service avec mon cousin le sergent Jérôme, que nous venons de rencontrer en patrouille. Rose n'est point pour les patriotes comme lui. Je le sais, quoi qu'elle n'en dise rien, de peur de notre capitaine le citoyen Guillaume Poiré.

— Celui avec qui j'ai soupé.

— C'est vrai, il soupait chez l'oncle. Et était-il dedans ? Vous m'entendez, était-il un brin pris de vin ?

— Pas trop, dit Saturnin.

— Ah! bonnes gens, fit Sylvestre, elle m'avait si bien promis de le griser. Il va revenir au corps de garde, il ne va point me trouver... je m'en retourne...

— Oubliez-vous, dit Saturnin qui s'épouvanta à l'idée de rester seul au milieu de la campagne, par la nuit et le froid qu'il faisait; oubliez-vous que vous lui avez promis de me conduire...

— Ah! si ce n'était pour elle, dit Sylvestre en grondant.

— Il paraît, dit Saturnin, que nous en sommes amoureux.

— Vous aussi, dit le paysan, qui se trompa à la tournure un peu cavalière

de la phrase... je m'en doutais... Je l'ai dit à Paul, qui a manigancé votre fuite... mais il m'a répondu que vous n'y aviez jamais pensé, que c'était votre père... Ah çà, est-ce que par hasard je vous sauverais pour que plus tard vous vinssiez sur mes brisées...

— Je n'en ai nulle envie.

— C'est que si je m'en doutais, fit Sylvestre en retenant son cheval, je n'irais point vous donner à garder ni aux patriotes ni aux blancs, je vous laisserais en jachère sous quelque arbre du chemin avec la tête fendue en deux, dites donc, l'ami?

— Je quitte la France dans quelques

jours..... repartit Fichet rapidement.

— A la bonne heure, reprit Sylvestre... c'est bien assez de Guillaume Poiré, qui court après Rose et qu'elle n'aime pas, sans un freluquet de Paris qu'elle aimerait... Ah! bon Dieu du ciel! on dirait que je suis marqué pour ne point me marier à mon aise.

— Vous voulez donc épouser Rose, dit Saturnin, la cousine de votre première femme ?...

— Ah! dame, je n'aime pas à changer de famille.

— Avec ça, ajouta Saturnin, que l'oncle Robertin a des écus.

— S'il en a, tant mieux pour lui et pour celui qui sera son gendre.

— Il y a longtemps que vous êtes veuf?

— Voilà trois grands mois, et ça m'ennuie. D'ailleurs ça n'avance point. Pourtant, pour plaire au père Louis Robertin, je me suis fait du parti des patriotes comme lui... mais, au fond, moi, voyez-vous, les nobles et les patriotes je m'en soucie comme des avoines de mon grand'père.... et pouvu que j'épouse Rose...

— Et les écus de Robertin...

— Ils vous tiennent bien au cœur les

écus du père Louis, dit Sylvestre d'un ton sombre.

— Pas plus que sa fille, mon cher ami, et je vous souhaite de les obtenir l'un et l'autre.

— A la bonne heure, voilà qui est parler. Nous nous quitterons bons amis, monsieur Fichet... car nous allons bientôt nous quitter. Dans quelques minutes nous serons à Arches; allons, filons vivement.

Fichet et son guide continuèrent leur route, et Sylvestre s'étant arrêté à l'entrée d'un chemin creux, dit à Saturnin :

— Maintenant, suivez tout droit... en-

core deux cents pas, et vous serez à la porte du château.

— Hé, là, là! doucement, cousin Sylvestre, fit une voix qui partait d'un buisson.

— Tiens, dit Sylvestre, c'est le cousin Paul.

Diable! pensa Saturnin, qui se sentit près de défaillir, c'est celui à qui j'ai sauvé la vie... tenons-nous sur nos gardes. A la façon de parler de M. Sylvestre, il est très probable que celui-ci, pas plus que l'autre, n'hésiterait à me mettre en jachère, s'il découvrait que je ne suis pas le sauveur pour lequel il se donne tant de peine.

— Paul sortit du buisson derrière lequel il était caché et dit à Sylvestre :

— Merci, Sylvestre, tu as tenu ta parole, je ne manquerai pas de le dire à la cousine Rose.

— Vous n'avez plus besoin de moi ? dit Sylvestre, en ce cas je m'en retourne.

— Va donc ! mais laisse-nous les chevaux.

— Vous laisser les chevaux... nennidà... Et qu'en voulez-vous faire ?... ton monsieur n'est-il pas arrivé ?

— Oui, mais il est possible qu'il lui plaise de repartir tout à l'heure.

Il s'approcha de Saturnin, et il lui dit :

— M. Gosselin est arrivé. (Gosselin était le nom sous lequel la Rouarie était généralement désigné par ses associés lorsqu'ils en parlaient devant des personnes qui ne devaient pas le connaître.) Il vous attend où vous savez.

Saturnin resta confondu et ne répondit pas. La situation se compliquait.

— Dis donc, dis donc, Paul, fit Sylvestre, ça ne me fait pas l'effet que ton M. Saturnin Fichet vienne ici, comme tu me l'as conté, pour donner à M. de Paradèze des nouvelles de son maître.

La vanité de Fichet se révolta à cette parole, et il s'écria :

— De quel maître parle ce drôle ?...

— Silence ! monsieur le comte, dit tout bas Paul.

A ce nom de monsieur le comte, Saturnin poussa un léger cri de surprise, et Paul reprit tout haut, comme pour donner le change à Sylvestre :

— Eh ! oui, pardi, de votre maître le marquis de Perbruck ; votre père n'est-il pas à son service, et ne venez-vous pas dire à M. de Paradèze que M. le marquis se porte bien ?

Saturnin, qui s'était entendu nommer monsieur le comte, commença à comprendre que Paul le prenait pour le comte de Perbruck, lequel devait sans doute s'être emparé de son nom de Fichet pour

quelque projet dangereux. Saturnin fut encore plus alarmé ; car, d'après ce qu'il croyait deviner, Césaire devait être l'émissaire de quelque grave conspiration ; et quoique lui-même, Saturnin, y eût été mêlé à son insu, il devait craindre que s'il était reconnu, on ne s'assurât trop certainement de son silence. Jamais homme ne fut dans une position plus cruelle : dire la vérité, c'était s'exposer à une mort certaine de la part des paysans ; continuer le rôle qu'on lui avait fait prendre malgré lui, c'était vouloir la mériter. Saturnin ne savait que résoudre, quand Paul lui dit vivement :

— Dépêchez-vous donc, monsieur Fi-

chet, il est dix heures et on vous attendait à neuf.

Et tout aussitôt il prit la bride du cheval de Saturnin comme pour lui montrer qu'il fallait descendre.

— Mais, fit Saturnin qui cherchait à dire quelque chose qui eût l'air de circonstance, vous savez que nous avons besoin des chevaux.

— Soyez tranquille, nous allons nous arranger de ça avec le frère Sylvestre. Et il ajouta plus bas : Songez que quelqu'un peut venir et vous appeler de votre vrai nom.

— Allons, dit Saturnin avec un soupir désolé, je vais... oui... je... allons...

— Et n'oubliez pas que je vous attends ici, reprit Paul à voix basse, et que le marquis de la Rouarie vous attend chez mon père, à Machecoul.

— Je ne l'oublierai pas, dit Saturnin, qui répondait comme on lui parlait, qui marchait comme on le poussait; ah! c'est la Rouarie, bien... je vais... je... oui...

— Prenez là tout droit, vous y êtes dans deux minutes, fit Paul en le poussant.

— Tout droit, n'est-ce pas? dit Saturnin; bien... je vais... je...

— Mais oui! dit Paul d'une voix qui

montrait l'étonnement que lui causaient ces hésitations.

— Allons, fit Saturnin avec un soupir désespéré, tout droit.... allons tout droit.

Et il prit le chemin du château.

« Ma foi, pensa le malheureux Fichet en suivant tristement la route où on l'avait poussé, si le comte de Perbruck est au château, je lui dirai la vérité, il comprendra ce qui m'est arrivé ; s'il n'y est pas et qu'il n'y ait que M. de Paradèze, un vieux Breton qui ne plaisante pas, à ce que me disait mon père, je verrai, j'essaierai... »

Il s'arrêta à cette pensée et regarda autour de lui en disant :

— Si je pouvais fuir !...

Mais il était dans un de ces profonds sentiers encaissés par des haies qui couronnent des talus de six pieds. Impossible d'en sortir autrement qu'en retournant sur ses pas, et ses deux aimables guides en gardaient l'extrémité.

« Avançons, se dit Fichet, peut-être trouverai-je quelque issue. »

Dans cet espoir, il fit rapidement quelques pas et fut tout surpris de se trouver en face d'une petite porte qui s'ouvrit tout-à-coup.

— Entrez ! lui dit une voix.

Saturnin entra comme il était venu, obéissant à toute injonction qu'il entendait; il marchait comme un homme ivre, qui ne voit plus où il pose le pied et qu'il serait facile de mener droit à un précipice.

— Vous arrivez tard, monsieur le comte, dit cette voix, mais enfin je comprends combien d'obstacles vous avez eu à vaincre. Donnez-moi votre main. Je vais vous conduire. Ces messieurs vous attendent.

— C'est que je ne suis guère dans un état présentable, dit Fichet en tremblant; vous comprenez, après une si longue route...

— Il y en a qui sont venus de plus loin que vous, et je doute que votre costume soit en plus mauvais état que celui de quelques-uns d'entre eux.

— Très bien, très bien, dit Fichet en suivant la main qui le tenait. Je comprends que dans cette réunion on s'occupe peu de toilette..

Les deux interlocuteurs avaient traversé une pièce non éclairée et gravi un escalier tout aussi sombre. Tout-à coup ils entrèrent dans une petite pièce où brûlait une seule bougie, et Saturnin se trouva en face d'un homme d'une cinquantaine d'années, au visage sévère,

d'une taille élevée, et qui attacha sur lui un regard perçant.

— Avez-vous donc peur, comte? lui dit-il après l'avoir regardé, vous êtes pâle.

Saturnin sentit qu'il était perdu s'il ne payait pas d'audace. « Ma foi, se dit-il, on ne me tuera pas deux fois, et puisque le monsieur qui est là se trompe si complètement à ma figure, d'autres pourront bien s'y tromper.

— C'est la fatigue, car nous avons été attaqués en sortant de Nantes, et il nous a fallu faire un énorme détour.

— Je m'en suis douté, et je l'ai dit à ces messieurs. Du reste, il n'y a pas de

temps perdu.... Tout est fait... l'acte est signé...

— Vraiment, fit Saturnin, l'acte est signé.

— Ils acceptent tous le rendez-vous que la Rouarie leur donne à son château, et déjà nous nous serions séparés, si quelques-uns ne désiraient vous connaître personnellement, et si d'autres ne voulaient vous faire leurs excuses de l'accueil défiant qu'ils vous ont fait lors de vos premières démarches.

— Je les en dispense, dit Saturnin.

— Entrons, fit M. de Paradèze sans s'arrêter à ces mots.

M. de Paradèze, car c'était lui qui ve-

nait de parler ainsi, ouvrit une porte et entra dans une vaste salle où se trouvaient une vingtaine de personnes divisées en plusieurs groupes. Au bruit de la porte tout le monde se retourna, et M. de Paradèze, tenant Saturnin par la main, annonça à haute voix et du ton d'un homme qui triomphe :

— M. le comte Césaire de Perbruck.

Un salut silencieux répondit seul à cette présentation.

— Parlez-leur, dit tout bas M. de Paradèze.

A ce moment Saturnin jeta son bonnet par-dessus les moulins.

« Ils veulent que je sois le comte de

Perbruck, se dit-il; eh bien, je le serai, ils veulent que je conspire; eh bien, je conspire : mon père, j'en suis sûr, ne me faisait pas venir pour autre chose en Angleterre. Allons et faisons honneur au nom que je porte. »

Saturnin se rappela alors les meilleures poses de Monvel, qu'il avait si souvent applaudi au Théâtre-Français; il se rappela le ton vif et pressé de Molé; il s'avança jusqu'au bord d'une grande table, sur laquelle était déployé un papier couvert de signatures, et après un léger salut, il prit ainsi la parole :

— Messieurs, dit-il, je n'ai pas besoin de vous rappeler le but pour lequel vous

êtes assemblés. Pour vous, comme pour tout gentilhomme qui a le sentiment de son devoir, il s'agit de délivrer la France des tyrans sanguinaires qui la déciment, ou de mourir en combattant.

— Oui! dirent quelques voix, nous mourrons, pour le roi et l'autel!

— Oui, Messieurs, reprit Saturnin en prenant une pose encore plus fière, nous mourrons, s'il le faut, pour le roi et pour l'autel. Je suis heureux, Messieurs, que vous ayez accepté les plans que je vous ai fait proposer; je suis heureux, ajouta-t-il en montrant le papier signé qui était sur la table, que vous ayez signé cet acte, qui vous lie à la cause sacrée à laquelle

j'ai voué jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Vive le roi! cria une voix derrière Saturnin.

— Vive le roi! répéta la salle entière.

— Et maintenant, Messieurs, dit M. de Paradèze, n'oublions pas que le marquis de la Rouarie attend M. de Perbruck.

— Vous avez raison, dirent quelques-uns, il est temps de nous retirer.

La glace était rompue, on s'approcha de Saturnin.

— Eh bien! Perbruck, lui dit l'un, vous ne m'en voulez plus de vous avoir

fait mettre à la porte il y a quinze jours. C'est qu'en vérité vous aviez l'air d'un vrai coupe-jarret avec votre barbe sale, votre blouse...

— L'entreprise que j'ai tentée, monsieur, ne permet guère de s'occuper de soins frivoles, répondit Saturnin sans savoir qui lui parlait.

— Ainsi vous êtes comme la Rouarie, toujours errant.

— Toujours.

— Changeant à chaque instant de déguisement.

— A chaque instant.

— Celui-ci est parfait, dit un très jeune homme dont l'habit de chasseur était

d'une élégance achevée ; il vous donne un air de courtaud de boutique endimanché capable de tromper les plus rusés coquins de la police.

La vanité de Saturnin rougit de colère sous la peau d'emprunt du comte de Perbruck, et il répondit avec hauteur.

— Quel que soit l'habit que je porte, Monsieur, il y a dessous un homme qui ne permet à aucun autre de le trouver ridicule.

— Très bien, comte, fit M. de Paradèze en s'avançant. La Chataigneraie, dit-il au jeune homme, vous aviez promis d'être sage.

— Et je le suis, mon oncle ; je faisais

compliment à M. de Perbruck sur l'art qu'il a de prendre toutes sortes de déguisements.

Puis il ajouta à voix basse en s'adressant à l'un de ses voisins :

— Ma cousine ne peut pas aimer ça.

Pendant ce temps Saturnin s'était emparé de l'acte et en parcourait les signatures pour savoir à qui il avait affaire.

— Êtes-vous content, Perbruck ? lui dit M. de Paradèze.

— Oui, oui, dit celui-ci en continuant son rôle ; les plus nobles noms, les meilleurs gentilshommes du pays.

— Mais, lui dit M. de Perbruck en lui montrant un jeune homme déguisé en

paysan; ne reconnaissez-vous pas Arthur de Limoelan, un ancien condisciple ?

— Si pardieu ! Mais vous savez, après une si longue absence.

— C'est mal, Césaire, dit le jeune homme, je vous ai reconnu sur-le champ.

— J'ai de si mauvais yeux.

— Vous qui eussiez deviné jadis la trace d'un lièvre sur la mousse.

— J'ai tant souffert ! dit sentencieusement Saturnin.

— Et que fait la Rouarie ? dit l'un.

— Il m'attend pour continuer sa marche.

— Est-il sûr de tout le Morbihan? disait un second.

— Pafaitement sûr.

— Et du Poitou? fit un autre.

— Il est à nous.

— Ah! s'écria avec fureur un homme à cheveux blanc, quand se levera donc le jour de la vengeance?

— Nous nous leverons avec lui, s'écria aussitôt Saturnin.

— M. de Perbruck, dit M. de Paradèze en montrant à Saturnin cclui qui venait de parler, et en prenant un ton triste et solennel, voici monsieur de Champagnolles.

— Ah! fit Saturnin d'un air contrit et

en s'inclinant ; et puis à tout hasard, il murmura tout bas : « Infortuné vieillard ! »

— Oui, bien infortuné, reprit M. de Champagnolles ; mes deux fils lâchement égorgés !

— Nous les vengerons ! dit Saturnin.

M. de Champagnolles lui prit la main et la serra convulsivement, puis il s'éloigna pour cacher les larmes qui coulaient de ses yeux. Quelques gentilshommes suivirent son exemple, et l'assemblée se réduisit à quelques personnes. Saturnin reprit la lecture de l'acte d'association plus encore pour se donner

une contenancc que pour surprendre les secrets de la conspiration. Tout-à-coup il entendit une voix dans son oreille.... il se détourna et vit le jeune chasseur qui l'avait si singulièrement complimenté sur son costume.

— Ne vous dérangez pas, lui dit la Châtaigneraie, on nous observe, je lis pardessus votre épaule.

— Et que lisez-vous ? dit Saturnin.

— Que mon oncle n'a pas abandonné ses projets de mariage pour ma belle cousine, je lis que son intention est de vous sommer de tenir la parole à laquelle vous avez jadis manqué, et je lis en-

core que cela déplaît *peut-être* à ma cousine et *certainement* à moi.

— En vérité ? dit Saturnin.

— Et que lisez-vous sur ce papier, vous, monsieur de Perbruck ?

— Que le déplaisir que cela peut causer à mademoiselle de Paradèze peut beaucoup sur la détermination de M. de Perbruck, mais que celui que vous pouvez en éprouver lui est parfaitement indifférent.

— En ce cas, monsieur le comte, si vous voulez en venir causer avec moi...

Saturnin, qui voulait bien faire des mots pour le compte de Césaire, mais qui n'avait nulle envie de se couper la

gorge à sa place; Saturnin, disons-nous, eut un éclair de génie. Il se retourna vers la Châtaigneraie et lui dit d'un ton solennel :

— Votre sang ni le mien ne nous appartiennent plus, ils sont au roi et à Dieu.

— Très bien, s'écria M. de Paradèze qui les observait. C'était une provocation... La Châtaigneraie, comment pouvons-nous compter sur votre parole de gentilhomme dans l'entreprise à laquelle nous engageons notre existence, lorsque vous manquez à celle que nous nous sommes donnée ici, d'oublier toute que-

relle jusqu'à l'heure où nous aurons délivré la France ?

— Vous avez raison, mon oncle, dit la Châtaigneraie, personne ne doit penser à lui-même dans ces graves circonstances. M. de Perbruck remettra donc le bonheur qui l'attend à une époque plus heureuse ; je dois le croire, il appartient tout entier au roi et à Dieu ! et vous-même ?

— Moi ! monsieur, dit M. de Paradèze, je déciderai du jour où le comte devra me tenir la parole que j'ai reçue de lui.

La Châtaigneraie s'inclina et dit avec la plus suprême impertinence :

— Je ne demande qu'à être averti de cet heureux jour,

Il se retira. Tous ceux qui ne s'étaient pas encore éloignés quittèrent à leur tour la réunion, et Saturnin resta seul avec M. de Paradèze.

III

Saturnin, malgré le succès qu'il venait d'obtenir, comprenait que la position devenait d'autant plus embarrassante qu'il se trouvait seul avec M. de Paradèze. En effet, il était impossible qu'il ne se fut point dit entre lui et Césaire de Perbruck de ces choses dont il ne pouvait avoir au-

cune idée et auxquelles il ne saurait que répondre si on y faisait allusion.

Quoique Saturnin fût un garçon d'un esprit fort léger, il comprenait la gravité des circonstances au milieu desquelles il se trouvait jeté. Il savait aussi, pour l'avoir souvent entendu dire à son père, que le caractère des gentilshommes bretons n'avait rien de plaisant et que M. de Paradèze en particulier n'était pas homme à rire du quiproquo dont Saturnin s'était si heureusement tiré. Comment avouer, en effet, à un homme : Qu'il avait, au risque de sa vie, assemblé dans sa maison les représentants les plus considérables de la noblesse du pays pour

leur faire confier leur destinée à un inconnu qui s'était moqué d'eux. Cela était horriblement embarrassant; le danger était grave, mais ce danger devenait bien plus terrible si Saturnin s'obstinait à continuer son rôle de Perbruck. En effet, il était certain qu'il finirait par être découvert, et s'il ne prévenait pas ce moment, il lui devenait impossible alors de compter sur une indulgence qu'un aveu spontané pouvait mériter. Saturnin fit toutes ces réflexions; en une minute sa résolution fut prise; il s'avança vers M. de Paradèze et lui dit :

— Pardon, monsieur le baron, mais je vous dois un aveu...

— Un aveu? dit M. de Paradèze d'un ton sévère. Je n'en veux pas. Vous-même avez fixé le jour où vous deviez me révéler les motifs de votre conduite passée, ce jour ne doit venir que lorsque vous aurez mérité par vos exploits le pardon de l'injure que vous m'avez faite; jusque-là tout aveu de votre part serait un nouvel outrage… J'y verrais un nouveau subterfuge pour échapper à la dette que vous m'avez promis de payer.

— Pardon, fit Saturnin, mais l'aveu que j'ai à vous faire est d'un genre tout particulier… Il n'a aucun rapport avec ce que vous pensez… J'ai besoin de toute votre indulgence.

—Monsieur de Perbruck, dit le baron, je vous avoue que votre façon d'être ce soir ressemble peu à celle que vous aviez le jour de notre première entrevue... Ce n'est plus ce feu... cet enthousiasme qui m'avait fait oublier vos torts... M'auriez-vous joué ?

Le ton dont cette dernière question fut faite donna le frisson à Saturnin... «Que le diable emporte les conspirations et les conspirateurs ! se dit-il tout bas.

M. de Paradèze continua :

— Aurais-je présenté à tous mes amis un homme indigne de la position que j'ai voulu lui faire ? démentirait-il un jour les éloges que j'ai donnés à son courage, à

son dévoûment?... Si je le savais, monsieur!...

Saturnin pensa que s'il s'avisait de persister dans son aveu, M. de Paradèze était homme à le punir sur l'heure du rôle ridicule qu'il lui avait fait jouer. En conséquence, il se tourna du côté de la chance meilleure que pouvait lui donner un peu d'audace, et il répondit.

— Quand vous me connaîtrez mieux, monsieur, vous verrez que je suis homme à tenir toutes les promesses que j'ai faites.

— J'y compte.

— Mais parmi ces promesses, il en est une qu'il faut que j'accomplisse.

— Laquelle? dit M. de Paradèze.

Saturnin avait profité de tout ce qu'il avait entendu. Il eût voulu être à cent lieues du maudit château d'Arches, et il se hâta de répondre :

— Ne faut-il pas que j'aille rejoindre le marquis de la Rouarie? il m'attend...

— Je pense que vous voudrez bien m'accorder quelques instants...

— Impossible, dit Saturnin, qui préférait encore le danger de retomber dans les mains de Paul ou de Sylvestre à celui de rester dans les mains de M. de Paradèze.

— Monsieur de Perbruck, ne devinez-vous pas pourquoi je vous prie de ne pas

partir sur l'heure? fit M. de Paradèze avec hauteur. Ne devinez-vous pas que ma fille est ici, et que vous éloigner sans l'avoir saluée, ce serait renouveler l'injure...

— Je ne me croyais pas digne de tant de bonheur, fit Saturnin avec un empressement que lui dicta le ton menaçant du baron; c'est pour cela que je n'avais pas osé vous prier...

— Très bien, fit M. de Paradèze. Veuillez me suivre... ma fille vous attend.

— Pardon, dit Saturnin, mais après la fugue peu convenable que je me suis per-

mise, je ne sais ce que je dois dire, et vous seriez bien aimable... si...

— C'est à votre honneur et à votre cœur à vous inspirer, dit M. de Paradèze.

Saturnin le suivit tout en jurant et sacrant *in petto* contre les phrases sentencieuses du futur beau-père de Perbruck. Il était sur des charbons ardents. Cette demoiselle, se dit-il, doit être abominablement laide et bossue, sans cela on ne s'accrocherait pas si vigoureusement à l'ombre d'un gendre.

Ils arrivèrent bientôt dans un petit salon où Saturnin vit une jeune personne assise. Elle se leva en entendant entrer

et vint au-devant de son père, qui la baisa au front.

— Monsieur de Perbruck, dit-il.

Louise de Paradèze fit une révérence glaciale sans lever les yeux sur celui qu'on lui présentait; c'était une ravissante personne.

— «On m'en veut, ou plutôt on en veut au comte, se dit Saturnin. Tant pis, car la jeune fille est belle et vaut la peine qu'on l'épouse. »

M. de Paradèze regarda Saturnin, qui examinait attentivement sa future qui ne devait pas lui appartenir.

—Pardonnez à monsieur de Perbruck, dit le baron, qui crut venir en aide à son

futur gendre, il succombe sous le poids de sa faute. Il hésite à vous demander un pardon qu'il veut mériter.

Mademoiselle de Paradèze fit une seconde révérence également glaciale et alla se rasseoir.

— Parlez-lui donc, dit tout bas le baron.

— Eh! sacredieu, repartit de même Saturnin, je lui parlerais bien si... si... si j'osais.

— Je ne vous croyais pas tant de timidité.

Encore une fois Saturnin mit (moralement s'entend) son chapeau sur l'oreille,

et se décida à jouer franchement son rôle.

— Mademoiselle, dit-il en s'approchant de son air le plus séducteur, l'homme est un aveugle que les circonstances mènent à leur guise jusqu'au jour où le hasard lui rend la lumière du jour. Excusable jusque-là des fautes qu'il commettait sans les comprendre, il deviendrait bien coupable s'il y persévérait quand ses yeux ont vu le soleil. Je l'ai vu maintenant, et son éblouissante clarté me montre désormais la route que je dois suivre, elle me montre le but où je dois tendre.

Louise leva les yeux, regarda Saturnin et regarda ensuite son père.

— Monsieur de Perbruck a raison, dit M. de Paradèze ; il y voit clair maintenant.

Louise baissa les yeux de nouveau.

— N'encouragerez-vous point mes efforts, mademoiselle, dit Saturnin piqué de son peu de succès, et dois-je exposer ma vie pour mon Dieu et mon roi sans espoir d'obtenir un jour une récompense qui.... une récompense... plus...

Toute l'assurance de Saturnin se brisait contre cette figure de marbre qui l'écoutait sans le regarder.

— Ne comprenez-vous pas monsieur le comte, ma fille, et n'avez-vous rien à lui répondre ?

— Mon père, reprit alors la jeune fille d'une voix grave et en attachant sur Saturnin un regard assuré... vous avez disposé de moi et vous m'avez accoutumée à l'obéissance.... Mais peut-être, monsieur...

— Ah ! s'écria Saturnin, ce n'est pas à un pareil sentiment que je veux devoir le bonheur qui m'est promis ; et si vous ne pouvez oublier mon indigne conduite, je préfère renoncer...

— Monsieur le comte de Perbruck, fit M. de Paradèze d'un ton menaçant... la froideur de ma fille est juste... Mais n'y cherchez pas un prétexte à un nouvel outrage...

Saturnin resta muet, Louise reprit sa contenance glacée.

— Mettez votre main dans celle de M. de Perbruck, Louise, fit M. de Paradèze, et n'oubliez ni l'un ni l'autre qu'elles doivent être unies à jamais.

A ce moment on vint prévenir M. de Paradèze que l'un de ses hôtes dont le cheval s'était blessé en sortant du château en demandait un autre. Sans doute le baron ne cherchait qu'un prétexte pour sortir, car il s'éloigna aussitôt, laissant Saturnin de plus en plus embarrassé. A peine le père fut-il éloigné, que mademoiselle de Paradèze se tournant

vivement du côté de Saturnin lui dit :

— Monsieur, je sais tout.

— Bah! fit Saturnin avec épouvante.

— Marguerite Lemaître est rentrée au couvent où nous avions été élevées ensemble.

— Hein ! reprit Fichet, Marguerite Lemaître...

— Ne faites pas l'étonné, monsieur le comte. Elle m'a tout dit, car elle avait appris que c'était moi que vous deviez épouser lorsque son père vous punit si cruellement de votre infamie. Je sais tout, vous dis-je; et vous comprenez, ajouta-t-elle avec le plus souverain mé-

pris, que je ne veux pas, moi, être la femme d'un homme qui...

Elle s'arrêta au moment où Fichet ouvrait de grands yeux. Elle reprit bientôt d'un ton moins vif :

— Ainsi donc, monsieur, renoncez à moi; faites si bien que mon père renonce à ses projets, et, je vous le jure devant Dieu, votre secret mourra dans mon sein.

Les idées les plus bizarres passèrent dans la tête de Saturnin relativement à la punition qu'un père irrité avait pu infliger à un séducteur, et après avoir été fort embarrassé de la bonne réputation de M. Césaire de Perbruck devant l'as-

semblée des gentilshommes, il se trouva encore plus embarrassé de sa mauvaise réputation vis à-vis de mademoiselle de Paradèze.

— En vérité, mademoiselle, je ne comprends pas, dit-il en hésitant.

—Monsieur le comte, dit vivement mademoiselle de Paradèze, donnez-moi votre parole de gentilhomme que vous ferez tout pour rompre ce mariage, ou bien je dis la vérité à mon père à l'instant même ; et vous savez, ajouta-t-elle en le toisant du regard le plus dédaigneux, qu'elle ne serait pas difficile à vérifier.

Saturnin chercha ce qui pouvait mé-

riter à M. de Perbruck un regard si méprisant, et reprit :

— Vous me demandez ma parole... de quoi ?

— De rompre ce mariage... et en retour je vous fais le serment de taire votre secret comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. J'entends mon père qui revient, prenez garde, monsieur le comte.

Saturnin eut peur et répondit :

— Eh bien, mademoiselle, je vous donne ma parole de n'être jamais votre mari.

— Je vous remercie, monsieur, dit Louise de Paradèze, et croyez maintenant que personne plus que moi ne désire

vons voir réussir dans vos nobles entreprises, que personne plus que moi ne souhaite que vous trouviez enfin le bonheur.

M. de Paradèze rentra et dit à Saturni:

— Eh bien, monsieur le comte ?

—Nous nous sommes parfaitement entendus avec mademoiselle, fit Saturnin pour prévenir toute explication.

— En ce cas, dit le baron, il faut songer à remplir votre mission. Partez, et dites à la Rouarie qu'aucun de nous ne manquera au rendez-vous qu'il nous a donné.

Saturnin salua mademoiselle de Paradèze et suivit encore une fois le baron, qui lui fit rapidement traverser quelques

pièces, descendre l'escalier qu'il avait monté en entrant, et qui le congédia après lui avoir dit :

— Et maintenant, que Dieu vous conduise.

La porte se referma, et Saturnin se trouva seul, ayant dans sa poche les plans de conspiration et la signature des principaux conjurés. Il lui prit envie de jeter le papier dans un buisson et de se sauver à toutes jambes. Mais c'était peut-être livrer aux bourreaux la tête de tous ceux dont on reconnaîtrait la signature, et quelque peu d'intérêt que Saturnin portât à la cause des royalistes, il ne crut pas pouvoir jouer si lestement la vie de tant

de gentilshommes et voulut du moins anéantir toute trace de cet acte.

Il allait le tirer de sa poche pour le déchirer, lorsqu'il vit tout-à-coup trois ou quatre ombres surgir à côté de lui. En un clin d'œil il fut saisi, renversé. Une voix qu'il crut reconnaître lui dit :

— Tais-toi, Saturnin Fichet, ou tu es mort.

Il se laissa emporter à une centaine de pas du château. On le déposa sur l'herbe, et les quatre hommes qui l'avaient enlevé se rangèrent autour de lui.

— Est-ce toi qui m'as sauvé la vie ? lui dit un de ces hommes, que Saturnin re-

connut pour celui qu'il avait entendu nommer Paul.

—Ma foi, répondit-il, c'est vous qui avez dit à votre cousine Rose que je vous avais sauvé la vie. Je n'en sais pas plus à ce sujet.

— Alors, dit Sylvestre en s'adressant à Paul, s'il ne t'a pas sauvé la vie, ce n'est pas là Saturnin Fichet, que tu m'avais dit de conduire ici.

— Je suis Saturnin Fichet si vous voulez... ou si vous ne le voulez pas, je ne le serai pas.

—Ne te promenais-tu pas, dit une voix inconnue à Saturnin, mais qui était celle de Jérôme, ne te promenais-tu pas à la

nuit tombante au cours Saint-Pierre ?

— Oui, si vous voulez.

— N'y as-tu pas rencontré...

— Quatre hommes de mauvaise mine.

— Avant eux, n'as-tu pas trouvé quelqu'un ?

— Un pauvre diable, à qui j'ai donné quarante-huit livres.

—Et ce pauvre diable l'as-tu reconnu ?

— Peut-être, si ça vous fait plaisir; non si ça vous déplaît.

— Son nom ?

Saturnin réfléchit. Au milieu des terreurs qu'il avait éprouvées, Saturnin n'avait jamais perdu de vue le côté plaisant

de son rôle. Mais lorsqu'en prononçant un nom il pouvait perdre peut-être le fils du maître de son père, il prit sa position au sérieux et répondit d'un ton ferme :

— Son nom, il ne m'a pas chargé de vous le dire, et, quoique je fasse sa besogne depuis deux heures, sans le vouloir, je ne vous répondrai pas là-dessus.

— Songe qu'il y va de ta vie, dit Jérôme.

— Ma foi, dit Saturnin, pourvu que vous ne m'assassiniez pas pour un autre, c'est tout ce que je veux. Je suis Saturnin Fichet, ni plus ni moins, et vous ne tuerez pas autre chose, je vous en préviens.

— Tu te refuses donc absolument à nommer l'homme à qui tu as fait l'aumône sur le cours Saint-Pierre ?

— Absolument.

— C'est bien, dit celui des quatre qui n'avait pas encore parlé, mais dont la voix ressemblait tellement à celle de Fichet, qu'il crut s'entendre parler. Laissez-moi seul un moment avec lui.

Les paysans s'éloignèrent.

— Me reconnais-tu, Saturnin ? ajouta cet homme.

— Oui, monsieur le comte, s'écria Fichet avec joie.

— Dis-moi donc ce qui s'est passé.

— Je vas vous conter ça, dit Saturnin.

Pendant qu'il faisait à Césaire le récit de son aventure, les trois paysans s'entretenaient à l'écart.

— Ainsi donc, Paul, disait Jérôme à son frère, tu t'es mis à la suite des royalistes, toi, mon frère !

—Ah çà, dis-moi donc, Jérôme, qu'est-ce que tu fais donc, toi, qui sers de guide au comte de Perbruck ?

— Je paie une vieille dette, moi.

— Et moi j'en paie une nouvelle. Il t'a tiré de prison, et moi il m'a sauvé des mains de ces gueux de gardes nationaux.

— Oublies-tu que j'en porte l'uniforme ?

— Alors tu as l'uniforme de fameux lâches, car il y a trois jours ils se sont mis dix contre moi pour me faire crier A bas les aristocrates! et sans M. Césaire...

— Comment, dit Sylvestre, c'était toi qui te débattais si rudement et c'était lui qui m'a allongé un si rude coup de pommeau de pistolet?

— Comment toi, Sylvestre, tu étais de ce ramassis de gueux...

— Dame, dit Sylvestre, je montais la garde pour l'oncle Robertin, qui était malade, et j'ai fait comme il eût fait.

— Mais tu la montais cette nuit pour ton propre compte et tu as déserté le

poste pour servir de guide à ce freluquet de Paris! dit Jérôme d'un ton menaçant.

— Ma foi, dit Sylvestre, si je suis incarcéré pour ça, nous courons risque d'habiter le Bouffay ensemble, car il me semble que tu n'es pas plus au poste que moi.

— Il a raison, dit Paul, on vous punira tous deux. L'occasion est bonne ; allons, frère, et toi aussi, Sylvestre, laissez-là les patriotes. Reviens à la maison, Jérôme... ça va aller, on se battra.

— Que Dieu t'entende! dit Jérôme avec fureur, que je puisse exterminer quelqu'un de ces nobles... et je mourrai

content. Je me vengerai à moi tout seul, puisque les miens sont du parti de ceux qui m'ont fait marquer et condamner aux galères.

— Pense que ton absence de cette nuit peut te compromettre, dit Paul.

— C'est possible, et si les patriotes me font fusiller, repartit Jérôme, je l'aurai mérité... Je leur pardonne d'avance, c'est justice... Mais les autres, oh ! non, j'en abattrai quelques-uns avant de mourir.

Paul n'insista pas ; mais, se tournant vers Sylvestre, il lui dit :

— Mais toi, pourquoi es-tu avec les

patriotes ? les nobles ne t'ont pas fait de mal...

— Ni les patriotes non plus...

— Mais les patriotes ne t'ont pas fait de bien...

— Ni les nobles non plus...

— Alors pourquoi es-tu contre eux?

— Moi, je ne suis contre personne, dit Sylvestre.

— Ni pour personne non plus, reprit Jérôme avec colère.

— Écoute, frère, dit Sylvestre d'un ton bourru, je vis comme je peux en attendant que je vive comme je veux. Quand j'ai vu que ton père et ton frère se mettaient à crier contre la révolution,

j'ai quitté la maison de Machecoul, parce que je ne voulais pas me faire suspecter pour les paroles des autres. Je suis allé chez l'oncle Robertin.

— Et tu as crié comme lui : A bas les aristocrates ! dit Paul.

— Et je le crierai encore.

— Méchant gredin, brigand ! fit Paul avec fureur.

— Vous avez votre but, j'ai le mien, reprit Sylvestre avec brutalité. Toi, Paul, tu es pour le roi et tu risques ton cou pour lui. Tant mieux pour toi. Toi, Jérôme, tu es pour la révolution, et tu te feras tuer pour elle. Je ne te blâme point c'est votre passion. Allez, allez, mes

gars, mais je n'en suis point. Moi, voyez-vous, moi, je suis pour Rose. Voilà la mienne. Son père crie A bas les nobles! je crie A bas les nobles! ça me rend le père favorable. Quelquefois Rose dit tout bas : Vive le roi! je dis Vive le roi! ça lui plaît. Mais quant à ce que j'en pense dans mon âme, bast! du roi ou de la révolution, je m'en soucie comme des neiges de l'an dernier. Je veux Rose, moi, et je vous le jure, le jour où quelqu'un voudra me la prendre, c'est alors que je demanderai s'il a une cocarde tricolore ou une cocarde blanche pour prendre celle qu'il n'aura pas. Si c'est un patriote, tu me verras arriver, Paul,

et tu sais si je connais la portée d'une bonne carabine anglaise; si c'est un royaliste, au contraire, tu n'auras pas besoin de me dire d'aller à la chasse des blancs, Jérôme, et je crois que je t'ai prouvé que je sais manier un fusil de munition.

— Ne sais-tu donc pas que Guillaume Poiré, le patriote, en veut à Rose? dit Paul.

— Je sais ça, je sais ça, fit Sylvestre.

— Mais tu as donc oublié que l'oncle Robertin a autrefois promis sa fille à ce Saturnin Fichet, qui est royaliste comme son père? reprit Jérôme.

— Je sais encore ça, dit Sylvestre, et

c'est pour ça que j'attends. Rose ne veut point de Guillaume Poiré.

— Et si pendant ce temps le freluquet de Paris la séduit ? fit Jérôme.

— Te feras-tu royaliste ? dit Paul.

— Ou patriote ? reprit Jérôme.

— Je ne me ferai rien, dit Sylvestre d'un ton sinistre, je les tuerai tous deux. Voilà mon opinion.

Pendant que les trois paysans causaient ainsi, Césaire apprenait de Saturnin tout ce qui lui était arrivé ; seulement le sosie du comte parut hésiter lorsqu'il en arriva à son entrevue avec Mademoiselle de Paradèze.

— On t'a mal reçu ? dit Césaire.

— Hé! hé!

— On ne veut point m'épouser?

— On m'a voulu faire promettre de rompre ce mariage.

— Je m'en doutais, reprit Perbruck. J'ai entendu parler de l'amour de Mademoiselle de Paradèze pour son cousin la Châtaigneraie. Je ne traverserai pas leurs desseins.

— Saturnin, voyant que Perbruck prenait le refus de Mademoiselle de Paradèze d'une façon si commode, ne jugea pas à propos de lui raconter les grands airs de mépris qu'elle avait affectés à son sujet. Il pensa que Perbruck savait aussi bien que la demoiselle ce qu'on pouvait

lui reprocher, et il ne poussa pas ses révélations plus loin.

— Et maintenant, lui dit Perbruck, il faut que je t'apprenne une nouvelle importante : mon père a pu arriver à Nantes cette nuit même ; il doit se cacher sous le nom de ton père dans une maison de la rue du Collége appartenant à un homme appelé *Marchand*. Tu l'y trouveras.

— Je retourne donc à Nantes ?

— Où veux-tu aller ?

— Où vous voudrez.

— Va donc près de mon père. Tu lui diras pourquoi je n'ai pu être à son arrivée.

— Mais où pourrai-je vous retrouver?

Dans trois jours au château de la Rouarie.

— Soit. Mais comment vais-je rentrer dans la ville ?

— L'un des frères Robertin t'y conduira. Mais c'est bien convenu, Saturnin, c'est moi qui suis entré chez M. de Paradèze.

— C'est vous qui avez tout fait, Monsieur le comte ; je suis trop heureux de ne vous avoir pas fait déroger.

Le comte appela les trois paysans.

— Paul, dit-il, tu vas me conduire chez ton père, le vieux Robertin, où l'on nous attend.

— A l'instant.

— Quant à toi, Jérôme, tu reconduiras ce garçon à Nantes.

— Non pas, Monsieur le comte, fit Jérôme en secouant la tête... Pour vous et pour vous seul tout ce que voudrez... mais pour un agent des royalistes, jamais !

— Ce sera donc vous, Sylvestre ?

— Je ne reconduis personne, moi ; Rose m'a dit de venir jusqu'ici, je l'ai fait, c'est peut-être trop... en tout cas c'est assez. Bonsoir la compagnie.

Et il s'éloigna sans attendre la réponse de ses frères.

— Eh bien ! dit Fichet, je resterai là,

car du diable si je suis capable de me tirer de ces affreux chemins.

— Non, dit le comte, il faut que tu sois à Nantes demain. Paul va te conduire.

— Sur l'heure, dit Paul.

— Et toi, Jérôme, tu vas me mener chez ton père.

— Vous, dit Jérôme, c'est vous qu'il faut conduire, c'est différent ; à la bonne heure, pour vous, j'irai.

Saturnin partit d'un côté sous la conduite de Paul Robertin, tandis que Césaire guidé par Jérôme se rendait près de la Rouarie.

VI

Ce même jour (on était au 2 janvier 1793), dans la grande chambre d'une ferme perdue au milieu des terres boisées qui enveloppent Machecoul, quelques hommes étaient assemblés; un feu de genêts brûlait dans une vaste cheminée, et un paysan y faisait cuire

sur une plaque de fonte des galettes de sarrasin, que ces hommes dévoraient avidement, à mesure qu'elles étaient faites. L'un d'eux, assis sur un escabeau, la tête dans ses mains, semblait ou dormir ou réfléchir profondément. A quelques pas plus loin, une femme, vêtue en amazone et enveloppée d'un long manteau, dormait sur quelques sacs de cosses de pois de rame. Un jeune homme d'une rare beauté la regardait dormir. Il ne prenait point part au festin que se disputaient quatre ou cinq paysans et deux autres jeunes gens, dont le costume dénotait un rang plus élevé. Ils étaient tous armés, et la belle dormeuse elle-

même avait mal caché dans les poches de son amazone de forts pistolets, dont les pommeaux d'acier reluisaient sur le fond brun de sa robe de drap.

Tout à coup le personnage qui était assis se leva en frappant du pied avec colère. Ce mouvement fut si brusque et si violent que tout le monde tressaillit et que la dormeuse s'éveilla.

— Une heure ! murmura cet homme avec colère, après avoir consulté sa montre.

— Une heure ! répéta la dame, et personne encore sans doute... Je vous l'avais dit, Armand, vous avez eu tort de vous fier au jeune Perbruck.

— Je ne regrette point la confiance que nous avons eue en lui. Quand vous le connaîtrez et lorsque vous le pratiquerez...

— Et il la mérite, Monsieur le marquis, dit le paysan en interrompant la cuisson des galettes. Celui qui a sauvé mon fils Jérôme des galères est incapable de trahir personne. Ce n'est pas sa faute si le gars a mal tourné.

Cette demeure était celle de l'aîné des Robertin, le père de Jérôme et de Paul, demeure que celui-ci avait choisie pour le rendez-vous de Césaire de Perbruck et de la Rouarie.

— Je ne parle pas de trahison, bon-

homme, reprit la dame dédaigneusement, mais d'incapacité. M. Césaire de Perbruck peut être un très bon et très loyal royaliste; mais il nous faut autre chose que de la bonne volonté et de l'honneur, il nous faut du sang-froid, de l'activité, de la persuasion, de l'autorité, de l'enthousiasme, et depuis quatre ans que le comte de Perbruck a disparu sans que personne sache ce qu'il est devenu, je doute qu'il ait donné des preuves des qualités qui nous sont nécessaires.

Le vieux Robertin secoua la tête avec humeur. Il était royaliste sans doute, mais il était surtout le serviteur de la famille des Perbruck. Un doute sur le

compte de Césaire lui paraissait une injure, et il allait répliquer lorsqu'il fut interrompu.

— Toutes ces qualités, M. de Perbruck les possède, j'en suis sûr, repartit la Rouarie; le curé Bernier, en me l'adressant, me l'a recommandé comme le seul homme sur lequel on peut compter entièrement, en ce moment du moins.

— Il valait mieux, reprit la dame en regardant le beau jeune homme, confier cette mission à Fontevieux, nous saurions à quoi nous en tenir.

— Il nous fallait un homme du pays! répliqua Armand avec humeur; d'ailleurs Fontevieux devrait être déjà e

route pour l'Allemagne ; les puissances se décident enfin à s'armer contre la révolution, elles comprennent que le monstre qui a déjà aux trois quarts dévoré la monarchie française aura faim de leurs trônes quand elle en aura fini avec le roi de France ; il faut que l'insurrection éclate le jour où la guerre éclatera sur nouveaux frais. Fontevieux partira dès que je me serai assuré la coopération du Bocage.

— Vous ne l'obtiendrez pas, reprit Thérèse Moëllien, et Fontevieux, s'il part, n'aura à apporter aux princes et à la coalition que des nouvelles de la couardise et de l'apathie de ce pays.

— Silence, Thérèse, dit tout bas la Rouarie en montrant les paysans. Le premier et le plus brave des rois de la famille que nous servons, Henri IV, avait coutume de dire qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

— On s'en passe, repartit avec dédain Thérèse.

— J'ai bien peur d'y être forcé, dit la Rouarie. Tinteniac, ajouta-t-il avec impatience, vous êtes parfaitement sûr, n'est-ce pas, que c'est ici que Perbruck vous a donné rendez-vous ?

— Ici même, chez Robertin de Machecoul.

— Vous y êtes, dit le vieux paysan.

Mon fils Paul, le seul qui me soit resté, et qui vous a apporté le message de M. de Perbrück, n'est reparti qu'à huit heures pour aller avertir M. le comte, qui est à Arches, et lui dire que vous êtes venus, et dame! il y a trois lieues d'ici chez M. de Paradèze.

— Une heure et demie! s'écria la Rouarie avec impatience; toute une journée perdue dans l'attente. Et la nuit se passe, et pas de nouvelles... C'est affreux!... Dites-moi, bonhomme, peut-on arriver jusqu'à Arches?

— On arrive partout où on veut, dit le paysan; mais par le temps et les chemins qu'il fait, c'est une rude entreprise,

à moins de gagner Machecoul, de remonter le bon chemin jusqu'à Saint-Philibert de Grandlieu, et de rabattre jusqu'au bourg de Vieillevigne, après quoi...

— Mais il fera grand jour quand nous arriverons, dit Thérèse Moëllien, et vous nous proposez de traverser un bourg qui appartient corps et âme à la république.

—Les sentiers ne sont donc pas libres? dit la Rouarie.

— Si vous voulez avoir de la boue jusqu'au poitrail de vos chevaux, ou si vous voulez essayer à pied, à travers champs, je vas vous y conduire.

— J'irai s'il le faut, dit une voix qui partit du milieu du groupe des paysans.

Celui qui venait de parler était un très jeune homme, d'une beauté distinguée et presque féminine ; ses cheveux coupés très ras au sommet de la tête, laissés plus longs sur les côtés et sur le derrière, tombaient à flots soyeux sur ses épaules ; ses vêtements étaient ceux d'un paysan ; mais une main petite, quoique brune, sortait de l'ample bouillon de sa chemise écrue, et ses pieds mignons paraissaient peu habitués à leur épaisse chaussure.

Thérèse Moëllien le regarda. Le jeune homme supporta sans embarras cet examen fait par la femme qui depuis deux

ans prêtait sa complicité aux plans de la Rouarie.

Thérèse appela la Rouarie par un signe.

— Armand, lui dit-elle à voix basse, depuis votre voyage à Saint-Malo vous avez admis dans le secret de nos marches nocturnes des gens que je ne connais pas. Je ne veux pas discuter votre confiance en M. de Perbruck, mais dites-moi quel est ce jeune homme qui vient de parler?

— Je croyais vous l'avoir déjà dit : c'est celui qui est venu d'Angleterre avec une lettre de Latouche et qui s'est attaché au jeune comte de Perbruck.

— Avez-vous jamais examiné ce jeune homme avec attention?

— Je sais qu'il a pour son maître un dévoûment sans bornes.

— Oui, dit Thérèse tristement, cela doit être. Dans les circonstances où nous vivons, une fois qu'on a commencé à faillir, ce n'est qu'en élevant la faute jusqu'à l'échafaud qu'on peut se la faire pardonner. Elle fera comme moi.

— Que voulez-vous dire? fit Armand.

— Que ce prétendu jeune homme est une femme, dit tout bas Thérèse.

— S'il en est ainsi, dit la Rouarie, cela doit vous rassurer, ce n'est pas d'ordinaire la lâcheté et les passions viles qui

inspirent de si purs dévoûments et de si hautes abnégations.

— C'est vrai, dit Thérèse ; mais, je l'avoue, au moment de voir enfin nos projets s'accomplir, je deviens plus défiante et plus soupçonneuse. Savez-vous qu'un mot peut nous perdre, et qu'une dénonciation peut amener votre arrestation et l'anéantissement de cette association si laborieusement créée.

— Non, non, dit la Rouarie avec force, on peut me prendre, on peut me condamner et me faire fusiller ; mais peu importe ! mon œuvre est faite, et elle s'accomplira nécessairement. Tous ceux qui y ont pris part sont condamnés à la

poursuivre ou à se déshonorer. Ce n'est pas seulement envers moi, mais envers toute la noblesse, que chaque gentilhomme s'est engagé à donner sa fortune et sa vie pour le triomphe de notre cause ; ce ne serait pas seulement à moi qu'ils mentiraient s'ils l'abandonnaient parce que je serais captif ou mort, ce serait à eux tous, ce serait à eux-mêmes ; ils n'oseraient plus se regarder face à face. Mon œuvre est faite, vous dis-je, il ne s'agit plus que de sonner l'heure où la Bretagne doit se lever. Que je meure demain, et que vous ou Fontevieux, ou tout autre, s'écrie après moi : « Levez-vous, il est temps ! » et aucun n'osera se

montrer assez lâche pour ne pas répondre : « Me voici ! » Oh ! voilà ce qui fait ma force et ma tranquillité, c'est que je puis mourir maintenant.

Thérèse serra avec enthousiasme la main de la Rouarie. Elle l'aimait à ce moment. Cependant la conversation détournée de son sujet y revint par Fontevieux, qui dit d'un ton doux :

— Je suis prêt à aller à Arches, si cela vous semble nécessaire.

— Vous ne connaissez pas le pays, lui dit le marquis.

— N'importe, je trouverai...

— Nous ne pourrions attendre ici votre réponse.

— J'irai vous la porter où vous serez...

— Mais, dit la Rouarie avec intention, voyons ce paysan qui s'est offert d'aller à Arches.

— C'est moi, dit le jeune homme en s'avançant.

— Ton nom ?

— Jacques Pelerin.

— Tu es de ce canton ?

— Je suis de partout, dit fièrement le jeune homme, de partout où il y a un danger à courir, et je trouverai le château d'Arches les yeux fermés, puisqu'il s'agit de défendre l'honneur du comte de Perbruck.

— Vraiment, dit la Rouarie en sou-

riant et en regardant Thérèse Moëllien.

Il allait continuer lorsqu'on entendit au dehors un appel lointain.

— C'est la voix de Jérôme, s'écria le vieux Robertin.

— Qu'est-ce cela, Jérôme?...

— Mon aîné, monsieur le marquis; celui qui a été délivré de la prison du Bouffay par le jeune comte. Ils sont ensemble, j'en suis sûr.

— Répondez-leur donc, dit Thérèse.

Le vieux Robertin poussa un cri auquel une voix lointaine répondit encore, et un moment après Césaire et Jérôme entrèrent dans la cabane.

A l'aspect de Césaire, mademoiselle de

Moëllien tressaillit et devint préoccupée comme si la présence du comte eût éveillé en elle un souvenir dont elle cherchait à se rendre un compte plus exact.

— Eh bien! Monsieur, fit la Rouarie en apercevant Perbruck, qu'est-il donc arrivé?

— De sottes choses, Marquis, fit le comte, mais qui se sont plus heureusement terminées que je n'aurais cru.

En parlant ainsi, Césaire tomba presqu'à terre, tant sa fatigue était grande.

— Remettez-vous, dit Armand, vous nous raconterez cela tout-à-l'heure.

On approcha Césaire du feu, il but un verre de cidre et se reposa.

— Et toi, mon gars, dit le vieux Robertin à Jérôme, ne prends-tu rien?

— Jetez-moi quelque chose, dit brutalement Jérôme, j'irai le manger dehors. J'ai accompagné M. le comte jusqu'ici, mais je ne suis pas des vôtres, vous le savez.

— Quoi, dit la Rouarie, ce garçon, votre fils, un paysan, il n'est pas des nôtres?

— Non, monsieur le marquis de la Rouarie, dit Jérôme. J'ai trouvé aujourd'hui M. le comte qui m'a dit... Mais il vous expliquera ça mieux que moi.

— Perbruck, reprit Armand, n'êtes-

vous pas sûr de ce paysan? Voudrait-il nous trahir?

— Vous trahir, moi! fit Jérome, oh! non... M. de Perbruck s'en est mêlé, et ça suffit pour que je me taise. Mais cette fois passée, et le jour où M. de Perbruck ne sera pas avec vous, veillez bien à votre sûreté, car si je peux vous prendre, vous et tous les marquis, et tous les nobles, sur ma tête vous y passerez, car je n'aurai de joie que lorsque j'en aurai mené quelques-uns sur la place du Bouffay.

— Qu'on s'empare de ce misérable! s'écria Thérèse.

On se leva en tumulte.

— Qu'on le laisse sortir librement, dit Césaire en se levant. Il a ma parole, et je réponds de lui sur ma tête.

— Merci, monsieur le comte, fit le vieux Robertin. Vous pouvez en répondre, vous, car vous le connaissez mieux que moi à présent. Ah ! bon Dieu du ciel ! voilà pourtant ce qu'en a fait votre père.

Sur un signe de la Rouarie, tout le monde se remit en place.

— Adieu, monsieur le comte, dit Jérôme. Je vas à Nantes. Je logerai chez mon oncle le patriote, Louis Robertin. Si vous avez besoin de moi, venez me trouver ou faites-moi appeler. Si c'est

pour vous sauver de la prison, je vous en tirerai, dussé-je assassiner les juges et le geôlier. Si c'est pour vous débarrasser d'un ennemi, je l'attendrai nuit et jour jusqu'à ce que je le rencontre et que je le tue, et ça, sans vous demander son nom. Mais si c'est pour me faire servir les nobles et me battre de leur côté, ne pensez pas à moi, je vous désobéirai.

— Ah! pauvre gars! fit Robertin en essuyant une larme, ça lui tient toujours au cœur!

— Nenni, mon père, fit Jérôme en montrant son épaule ; ça me brûle toujours là.

— Va, Jérôme, dit Césaire avec un

mouvement convulsif; va, nous ne devons plus nous revoir.

Jérôme voulut embrasser son père, qui se détourna; il baisa la main du comte et s'éloigna.

Cette scène singulière avait distrait l'attention du but principal de la réunion. La Rouarie, à qui un pareil incident ne pouvait longtemps faire oublier de plus graves intérêts, y revint et dit aussitôt :

— Et maintenant, pouvez-vous nous apprendre ce qui s'est passé au château d'Arches?

Césaire déboutonna sa veste de paysan pour y chercher quelques papiers. Pendant ce temps, Thérèse s'approcha de

Fontevieux, de Limoelan et de Tinteniac qui causaient de ce qui venait de se passer, et leur dit :

— Je me défie de ce comte de Perbruck ; sa figure ne m'est pas inconnue... et si je ne me trompe...

— Nous y veillerons, Madame, dit Tinteniac.

Presque aussitôt Césaire tira un papier de sa poche et le remit à la Rouarie, en lui disant :

— Voici d'abord l'essentiel.

— Enfin ! s'écria la Rouarie avec transport. Voyez, Thérèse, voyez ! les signatures de tous les gentilshommes du pays. palierne et Laberillais prendront le com-

mandement. Tout ce que j'avais demandé est accepté, et grâce à vous, Perbruck, grâce à vous! C'est bien, comte, vous avez doublé nos forces en un jour; c'est bien!

— Ce succès ne m'appartient pas, monsieur le Marquis, mais il n'en est pas moins réel.

— Est-ce donc M. de Paradèze qui l'a obtenu?

— Non, fit le comte en souriant tristement, et si nous étions dans des circonstances moins sérieuses, ce serait, je vous jure, un plaisant récit.

— Nous ne haïssons pas la joie, mon-

sieur le Comte, dit Thérèse en s'approchant.

— Ma cousine, mademoiselle de Moëllien, dit la Rouarie en la présentant à Césaire.

— Perbruck s'inclina avec une grâce qui sentait un homme d'autrefois, et répondit :

— J'ai l'honneur de connaître madame.

— Moi, Monsieur le comte, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu.

— Vous oubliez vos bienfaits, cela ne m'étonne pas.

— Mes bienfaits? Je ne vous comprends pas...

— Ne vous souvient-il plus, qu'un soir à Fougères, deux malheureux religieux, qu'on venait de chasser de leur couvent, étaient poursuivis et menacés par la populace ?

— En effet, dit Thérèse d'un air étonné et comme si cette circonstance eût éclairé d'un jour éclatant le souvenir douteux qu'elle cherchait depuis l'arrivée de Césaire.

La porte d'une maison s'ouvrit, continua Perbruck, une femme se jeta entre la foule et les malheureux proscrits, elle les défendit, elle les sauva, elle les fit entrer dans sa maison. Cette femme, c'était vous, Madame.

—Et les deux trapistes ?

— C'était moi et le malheureux qui sort d'ici.

—Vous! s'écria Thérèse en reculant.

On entendit un bruit lointain.

— C'est le signal du départ, dit la Rouarie.

Qu'on s'empare de cet homme, qu'on le lie, qu'on le bâillonne, dit Thérèse, en désignant Perbruck, et qu'il nous suive.

Cet ordre avait été aussitôt exécuté que donné.

Le vieux Robertin voulut défendre Césaire ; il fut terrassé et garrotté de même.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? fit la Rouarie.

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. Il faut partir, car assurément nous sommes trahis. Mais nous connaîtrons les traîtres... Cet homme nous les nommera. Partons.

On monta à cheval. Césaire fut attaché sur le sien, et Thérèse dit en se mettant en marche.

— Au moindre mouvement de cet homme, ou bien si malgré son bâillon il essaie de pousser un cri, qu'on lui loge une balle dans la tête.

— Je m'en charge, dit Fontevieux, qui se plaça derrière Césaire.

La marche commença. Pendant quelque temps les conjurés, engagés dans un sentier étroit, furent obligés de marcher un à un. Au bout d'une heure ils arrivèrent sur un chemin assez large pour que la Rouarie pût s'approcher de Thérèse.

— Mais que signifie tout cela ? lui dit Armand, et que vous a fait le comte de Perbruck ?

— Ce n'est point là le comte de Perbruck, repartit vivement Thérèse.

— Y pensez-vous ?

— Écoutez - moi bien, et jugez vous-même si j'ai raison. Lorsque cet homme et celui qui l'accompagnait (tous deux vêtus de robes de trappistes) furent en-

trés chez moi à Fougères, on les cacha dans une grange, où brisés de fatigue, ils s'endormirent sur la paille. Quand il fallut les éveiller pour les faire partir, Gervais, le plus fidèle de mes domestiques, alla les appeler; mais ils dormaient si profondément, qu'ils ne répondirent pas. Alors il tira l'un d'eux par le collet de sa robe, en tirant ainsi il découvrit l'épaule; jugez de sa surprise : cet homme était marqué !

— Je comprends, dit la Rouarie, ce devait être ce Jérôme qui nous a quittés d'une façon si menaçante. Avez-vous donc oublié, ou plutôt n'avez-vous jamais su l'histoire de la disparition de M. de

Perbruck, qui gagna le bourreau de Nantes et délivra ce Jérôme qui avait été marqué la veille et qu'on disait avoir été injustement condamné ?

— Je sais cette histoire et je ne l'ai point oubliée, mais ce que vous ignorez et ce que je n'avais point pensé à vous dire, c'est que mon laquais, fort alarmé de ce qu'il venait de découvrir, vint me l'apprendre. J'allai avec lui à la grange. Ces deux hommes dormaient encore. Je voulus voir s'il ne s'était pas trompé et je vis les traces de cette flétrissure infamante, non seulement sur l'épaule de Jérôme Robertin, mais encore sur l'épau-

le de cet homme qui se dit être le comte de Perbruck.

— En vérité ? dit Armand.

— Je vous l'affirme.

— C'est étrange, fit la Rouarie. Êtes-vous seule à connaître ce secret ?

— Seule, car Gervais, le laquais qui m'accompagnait à la grange, est mort il y a trois mois.

— Eh bien ! dit la Rouarie, ne parlez de ceci à personne, ni à Tinteniac, ni même à Fontevieux. J'emmènerai cet homme au château de la Rouarie, et là...

— Là, dit Thérèse d'un ton menaçant, nous le ferons parler. Car, vous n'en doutez pas, ce doit être un émissaire de la

Convention; c'est au bagne qu'elle choisit ses agents.

— Ne faudrait-il pas aussi s'assurer de ce Jacques Pelerin? dit Thérèse. Cette femme déguisée doit être la complice de ce misérable.

— Vous avez raison, dit la Rouarie.

Il appela près de lui Tinteniac et lui désigna le jeune paysan. Au bout de quelques minutes le chevalier revint. Le paysan avait disparu.

— Nous sommes trahis! dit Thérèse.

— Peut-être, reprit tout bas Armand. Mais n'alarmons personne.

Puis il ajouta à haute voix :

— Allons, enfants, hâtons-nous. Les

gentilshommes de ce pays ont accepté l'entrevue que je leur ai proposée à la Rouarie, et c'est dans trois jours qu'il faut que nous soyons arrivés. Nous n'avons plus que trois nuits pour faire près de quarante lieues.

— Heureusement que les nuits sont longues en janvier, dit Fontevieux.

Et la petite troupe continua sa route silencieusement.

VII.

Pendant que l'on arrêtait Césaire du côté de Machecoul, Saturnin, conduit par Paul Robertin, rentrait à Nantes. Suivant l'ordre qu'il avait reçu du comte, le jeune Fichet frappait dès le lendemain matin à la porte d'une petite maison basse. C'est là que se cachait le marquis

de Perbruck, sous le nom de Pierre Fichet, son intendant et le père putatif de notre Saturnin. Un homme d'une taille élevée ouvrit la porte. Cet homme en apercevant Saturnin se recula vivement et sembla hésiter sur ce qu'il devait faire.

— Monsieur Marchand? lui dit Saturnin.

— Monsieur Marchand, répéta cet homme comme s'il eût été étonné d'entendre ce nom dans la bouche de Saturnin, dont la voix le fit tressaillir.

— Oui, Monsieur, dit Fichet, je demande M. Marchand.

— C'est moi, entrez, repartit cet

homme en refermant la porte derrière Saturnin.

— Je désirerais parler à monsieur Pierre Fichet, dit Saturnin.

— De quelle part, je vous prie?

— De la part de son fils, dit Saturnin, qui avait bien pensé à donner au marquis de Perbruck le nom de Pierre Fichet, mais qui, tout préoccupé du message de Césaire, ne s'aperçut pas qu'en disant qu'il venait de la part du fils de Pierre Fichet, il parlait de lui-même et venait par conséquent de sa propre part.

— Je vais l'en prévenir, répondit M. Marchand, suivez-moi.

Saturnin obéit, quoiqu'il eût été fort surpris des regards curieux et courroucés que l'hôte du marquis avait attachés sur lui. Cet homme ouvrit une porte et appela d'une voix de Stentor :

— Hé ! père Fichet, voilà quelqu'un qui vous arrive de la part de votre fils.

Saturnin vit le marquis se retourner et le salua humblement.

A l'aspect de Saturnin le marquis recula tout étonné et le reconnut, mais se remettant tout aussitôt dans son rôle de Pierre Fichet, il s'écria en lui tendant les bras :

— Eh bien, mon fils ! mon cher Saturnin, tu n'embrasses pas ton père?

— Mon père ?.. dit Saturnin tout surpris. Ah ! oui, pardon, mon père! ajouta-t-il en se précipitant au cou du marquis, mon bon père. . c'est vrai.

Cette hésitation n'avait pas échappé à M. Marchand, qui les examina attentivement l'un et l'autre et qui se retira en leur disant :

— Vous êtes ici comme chez vous, ne vous gênez pas, causez tant que vous voudrez.

Saturnin et le marquis demeurèrent seuls.

— Monsieur le marquis, dit Saturnin, je vous prie de m'excuser si...

— Monsieur Saturnin Fichet, dit sè-

chement le marquis, vous êtes un maladroit; comment! vous venez voir votre père et vous ne l'embrassez pas?

— Vous avez raison, monsieur le marquis, mais comme je venais réellement de la part de votre fils... j'avais dit à monsieur Marchand...

— Une bêtise, je l'ai entendue. Puisque je suis ici sous le nom de votre père, vous devez y venir comme mon fils, à moins que vous n'ayez aussi changé de nom.

— Ça m'est déjà arrivé, dit Saturnin en souriant, mais j'aime autant garder le mien. Dans tous les cas je viens de la part de monsieur le comte vous dire

que s'il ne s'est pas trouvé à votre arrivée...

— J'en sais le motif, et je l'excuse, j'ai vu M. de Champagnolles.

— Ah! oui, dit Saturnin, un beau vieillard, ma foi, qui était...

— Où cela, monsieur! dit le marquis avec sévérité.

— Je veux dire que M. le comte l'a rencontré cette nuit...

— Mais où donc, monsieur?

« Ma foi, dit Saturnin, puisque je viens de la part de M. Césaire, il est assez simple que je sache l'endroit où il a passé la nuit. »

— Et il vous a dit y avoir rencontré M. de Champagnolles ?

— A ce qu'il paraît.

— L'indiscret ! murmura le marquis.

Saturnin fut pris d'une envie de rire, mais il se contint et reprit :

— Monsieur le marquis, vos secrets et ceux de monsieur votre fils sont en sûreté dans mon sein, et vous pourrez juger de la confiance qu'il a en moi lorsque je vous aurai dit que sous trois jours il doit être chez le marquis de la Rouarie.

— Très bien, mais je suppose que vous lui avez donné des gages de dévoûment qui vous ont mérité l'honneur qu'il vous a fait.

— Je puis dire, monsieur le marquis, que je me suis trouvé dans des positions assez difficiles, et que je ne m'en suis pas trop mal tiré.

— Puisque vous êtes si avant dans la confidence du comte, vous a-t-il dit qu'il eût vu mademoiselle de Paradèze ?

L'envie de rire reprit à Saturnin. Cependant il la domina encore et répondit :

— Oui, oui, monsieur le comte, il l'a vue.

— Et il a été satisfait de cette entrevue ?

— Couci... couci, monsieur le comte, mademoiselle Louise m'a paru...

— Vous a paru, dites-vous ?

— Oui, reprit Saturnin en se reprenant, oui, d'après ce que m'a dit monsieur votre fils, il paraît que la jeune personne a un autre amour en tête.

— Ce n'est pas possible !

— Ah ! je vous atteste que cela est, dit résolument Saturnin. Je le sais, pardieu bien!

— Vous savez beaucoup trop de choses, monsieur Saturnin, dit le marquis ; mais parlez-moi de mon fils. Est-il bien changé ?

— Ah ! dame, monsieur le marquis, il a un peu vieilli, il est maigre, pâle.

— C'est singulier ! M. de Champa-

gnolles m'a dit qu'il avait fort bonne mine.

— C'est que je l'aurai mal vu, dit Saturnin en se reprenant. D'ailleurs, aux lumières, tous les chats sont gris.

— Il paraît que mon fils n'est pas plus raisonnable qu'autrefois, reprit le marquis avec dédain.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur le marquis, c'est maintenant un homme plein de calme, de raison.

— Il n'en a pas fait preuve en vous prenant pour confident ; vous ne dites pas deux paroles de suite qui aient du bon sens ; mais enfin, puisque vous êtes dans nos secrets, vous allez vous charger

de porter la lettre que je vais vous remettre.

— A l'instant, monsieur le marquis, dit Saturnin, charmé de se débarrasser de l'entrevue.

— Tenez, dit le marquis, c'est pour chez M. de Paradèze.

— M. de Paradèze! fit Saturnin en tressaillant à ce nom, je... je... je crois qu'il est dans son château d'Arches.

— Il est revenu ce matin de Nantes.

— C'est que je ne sais pas où il demeure, reprit Fichet, qui redoutait encore plus de se trouver en face du baron que de rester avec M. de Perbruck.

— A deux pas d'ici, cours Saint-Pierre, fit le marquis.

— Je ne connais pas la ville, repartit Saturnin.

— Vous vous ferez indiquer, répondit sèchement le marquis, à qui ces hésitations déplaisaient.

— Pardon, monsieur le marquis, mais permettez-moi de vous faire observer que M. Paradèze est signalé comme royaliste, et que si on me voyait entrer chez lui... on pourrait croire...

— Ah ! vous avez peur ! lui dit le marquis.

— Eh ! non, je n'ai pas peur, mais...

— Et mon fils s'est fié à un homme

comme vous... Ah! le malheureux! Mais nous sommes perdus...

— Non, monsieur le marquis, vous n'êtes pas perdu, dit vivement Saturnin; mais... ajouta-t-il avec un nouvel embarras, mais pour des raisons particulières, je ne me soucie pas d'aller chez M. de Paradèze.

— Vous le connaissez donc?..

— Un peu... pas beaucoup... mais assez pour ne pas me soucier de le revoir.

— Comment! arrivé à Nantes depuis deux jours, vous avez vu M. de Paradèze, qui n'y est revenu que de ce matin? dit M. de Perbruck en examinant Saturnin.

— C'est ce matin que je l'ai vu, dit Saturnin, qui cherchait vainement une issue à ce nouvel embarras.

— Mais que s'est-il passé? qu'y a-t-il? dit M. de Perbruck avec fureur.

— Je ne peux pas vous le dire, monsieur le marquis; mais... cependant, si vous voulez... fit Saturnin, poussé à bout, je porterai votre lettre.

— C'est inutile, monsieur, dit le marquis en prenant son chapeau, j'irai la porter moi-même.

— Pensez-vous, monsieur le marquis, au danger que vous pouvez courir, connu comme vous l'êtes, si vous étiez rencontré?

— Je crains moins les ennemis, dit M. de Perbruck près de sortir, que les confidents de votre espèce.

— Prenez garde à ce que vous dites, monsieur le marquis, s'écria Saturnin indigné.

— Prenez garde à ce que vous avez fait et à ce que vous prétendez faire ! reprit M. de Perbruck ; nous aurons l'œil sur vous, monsieur Saturnin Fichet. Adieu.

Le marquis venait d'ouvrir la porte pour sortir ; mais il recula. M. Marchand apparut sur le seuil. Avait-il entendu ce qui venait de se dire ? Ce n'était pas probable ; car la porte était épaisse. Le mar-

quis devint pâle. Saturnin attendit. Marchand se prit à les considérer tous deux d'un regard curieux et plein d'une jovialité cruelle.

— Eh! eh! dit-il; qu'est-ce donc et qu'y a-t-il? Après des années de séparation, une dispute entre le père et le fils à leur première entrevue!

— Ce misérable n'est point mon fils, repartit vivement le marquis.

— Ce n'est pas là votre fils! s'écria vivement M. Marchand en attachant un regard presque féroce sur Saturnin; ce n'est pas là votre fils, père Fichet? reprit-il avec un sourire cruel. Ah! je m'en doutais!

Le marquis et Saturnin commencèrent à croire que leur hôte n'avait rien entendu de leur querelle.

— Eh bien, non! dit Fichet, encore irrité de la manière dont le marquis l'avait traité; je ne suis pas le fils de monsieur.

— Eh bien! si vous n'êtes pas le fils de ce brave homme, dit M. Marchand, je sais, moi, qui vous êtes...

M. Marchand se posa devant Saturnin, se croisa les bras, se campa fièrement sur la hanche, la tête haute, et lui dit d'une voix pleine de sarcasme :

— Monsieur le comte de Perbruck, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

Le marquis, tout à fait sûr qu'il n'était pas reconnu, se résolut à laisser Saturnin se tirer comme il pourrait de la méprise.

— Bon ! s'écria celui-ci avec colère, encore un. Eh non ! monsieur, dit-il à Marchand, je ne vous reconnais pas, et la meilleure raison pour que je ne vous reconnaisse pas, c'est que vous me prenez ponr un autre, c'est que je ne suis pas le comte de Perbruck.

— En vérité, reprit Marchand en ricanant, vous n'êtes pas le comte Césaire de Perbruck ? Nous ne nous sommes vus qu'une fois à la vérité, reprit Marchand avec une expression menaçante, mais il

s'est passé entre nous une chose que vous n'avez pas dû oublier.

— Il s'est passé tout ce que vous voudrez, dit Saturnin, je vous dis encore que je ne suis pas le comte de Perbruck. D'ailleurs, ajouta-t-il, demandez à ce bon monsieur Fichet si je suis le comte de Perbruck.

— Il me dira que non, le brave homme, répondit Marchand. En entrant ici, vous l'avez sans doute prévenu du danger que vous pouviez y courir, et il est assez dévoué à votre famille pour jurer que vous êtes le Grand-Turc, si cela doit vous tirer de ma main.

— Vous en voulez donc beaucoup à

monsieur Césaire de Perbruck? dit le marquis, qui commençait à s'alarmer de la tournure que prenait cette affaire.

— Écoutez, mon brave homme, lui répondit brusquement son hôte, je vous ai caché chez moi à la recommandation de votre frère Mathurin, avec qui j'ai fait jadis quelques affaires. Monsieur le comte, ajouta-t-il en montrant Saturnin, peut vous en dire des nouvelles. Mais, je vous prie de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Il s'agit de vie et de mort, entendez-vous? entre le comte de Perbruck et moi.

— Hein! fit Saturnin, en voilà assez sur ce chapitre. Mon cher monsieur,

ajouta-t-il en se tournant vers le marquis, j'attends que vous vouliez bien expliquer à monsieur sa méprise.

— Il n'y en a pas, il ne peut y en avoir, s'écria violemment Marchand; et à mon tour, j'attends de vous un mot, et celui-là peut seul vous sauver.

— Je ne demande pas mieux que de le dire, reprit Fichet.

Marchand, ou plutôt Lemaître, s'approcha de lui, et d'un ton qui faisait présager quelque fatale résolution si Saturnin ne répondait pas favorablement à la question qui lui était faite, il lui dit :

— Pour la dernière fois, Monsieur le comte, voulez-vous épouser ma fille ?

C'était le troisième mariage dans lequel Saturnin se trouvait engagé depuis son arrivée à Nantes, Rose, Mademoiselle de Paradèze et la fille inconnue de M. Marchand ; aussi ne put-il s'empêcher de s'écrier en riant :

— Encore une !

Puis il reprit, pendant que Marchand le considérait avec des yeux où la colère s'enflammait peu à peu :

— Oui, il y a un mot que je peux vous dire et qui finira tout ceci, c'est qu'il existe entre le comte Césaire et moi une telle ressemblance, que vous n'êtes pas le premier qui m'ayez pris pour lui.

— C'est vrai, dit le marquis, cette res-

semblance existe, mais j'avoue, ajouta-t-il avec un sourire dédaigneux, que je ne la trouve pas bien frappante et qu'on ne m'y prendrait pas.

A ce moment, disons-nous, Lemaître, que l'assurance et la tranquillité de Fichet avaient déjà surpris, promena un regard soupçonneux de Saturnin au marquis et du marquis à Saturnin. Il garda un moment le silence comme un homme qui met de l'ordre dans la foule d'idées qui se présentent soudainement à son esprit, et finit par répondre, en pesant ses paroles et en observant l'effet qu'elles produiraient :

— On m'avait parlé de cela. Oui, oui,

j'ai entendu dire, en effet, qu'il y avait un homme qui avait une ressemblance inouïe avec le comte Césaire de Perbruck; Mathurin Fichet me l'a raconté, il m'a dit que cet homme était son neveu, et Mathurin ne s'est pas gêné pour me donner à entendre que le vieux marquis de Perbruck n'était pas tout à fait étranger au hasard de cette ressemblance.

— Monsieur, s'écria Saturnin, emporté par une vive indignation, si mon oncle a dit cela, il en a menti; je le ferai repentir de ses impudentes calomnies.

— Ah! reprit Marchand, vous êtes donc Saturnin Fichet! Oui, oui, ajouta-t-il, cela peut être, cela doit être,

cela est : vous êtes Saturnin Fichet.

— Eh! oui, reprit celui-ci, je suis Saturnin Fichet.

— Mais, s'écria tout à coup Lemaître, si vous êtes Saturnin Fichet, quel est donc cet homme qui est ici sous le nom de votre père et qui prétend que vous n'êtes pas son fils ?

Saturnin et le marquis restèrent confondus de cette question. Saturnin balbutia quelques mots. Mais le marquis l'interrompit aussitôt en s'écriant résolument.

— Assez, Messieurs, je rougirais de devoir la vie à un nouveau mensonge, je suis le marquis de Perbruck.

— Le marquis de Perbruck ! s'écria

Lemaître ; le père du misérable qui... Oh ! reprit-il avec une joie farouche, à nous deux, en ce cas, monsieur le marquis. J'aurais mieux aimé avoir affaire à votre fils qu'à vous, mais n'importe, nous pourrons peut-être nous entendre. Quant à vous, monsieur Saturnin Fichet, dit-il en le poussant vers la porte, je suis fâché de vous avoir retenu plus longtemps que vous ne l'auriez voulu peut-être ; vous pouvez donc aller où bon vous semblera.

— Quoi que vous ayez pu dire et penser de moi, monsieur le marquis, fit Saturnin, je n'aurais jamais trahi votre secret, si vous ne l'aviez trahi vous-même ; et quant à vous, monsieur Marchand, sou-

venez-vous bien de ceci, c'est que si vous avez le malheur d'abuser de la confiance que monsieur le marquis vient d'avoir en vous, il y a un homme qui vous en punira, et cet homme, c'est moi.

— Je n'ai besoin ni de vos leçons ni de vos menaces, monsieur Fichet, pour savoir ce que j'ai à faire, repartit Lemaître brutalement; la porte de la maison est ouverte et je vous conseille d'en profiter plus tôt que plus tard.

— C'est ce que je vais faire à l'instant, repartit Saturnin, pour me mettre en mesure de vous faire payer cher toute violence ou toute trahison contre M. de Perbruck.

Saturnin sortit.

VIII

Cependant, dès que Lemaître et M. de Perbruck furent seuls, celui-ci prit la parole.

— Maintenant que vous savez qui je suis, dit-il à Lemaître, maintenant que personne ne peut écouter vos paroles, je pense que vous allez m'expliquer les me-

naces que vous avez faites contre mon fils. Et, ajouta M. de Perbruck d'un ton protecteur, s'il vous a porté préjudice de quelque façon que ce soit, je donne ma parole de gentilhomme de vous dédommager complètement.

— Je prends cette parole pour ce qu'elle vaut, monsieur le marquis, dit durement Lemaître; je la prends pour celle d'un homme qui est en mon pouvoir, et qui, prêt à faire aujourd'hui toutes les promesses qui peuvent le sauver, n'hésitera pas demain à y manquer lorsqu'il se croira à l'abri de ma vengeance.

— Mettez-vous bien dans l'esprit, Mon-

sieur, reprit le marquis de Perbruck avec hauteur, que, dussiez-vous me livrer aux misérables qui gouvernent, vous n'obtiendrez de moi d'autres promesses que celles que je voudrai tenir, et qu'une fois cette promesse faite, je la tiendrai, quel que soit le danger auquel elle m'expose.

— En ce cas, vous valez mieux que votre fils, quoiqu'on ait prétendu le contraire, dit M. Lemaître amèrement ; car, lui, il a séduit une jeune fille en lui promettant de l'épouser, et il a manqué à sa parole.

— J'avais compris qu'il y avait quelque chose comme cela, fit M. de Perbruck d'un ton dont l'indifférence était le com-

ble du dédain, et c'est pour cela que je vous ai dit mon nom pour pouvoir en causer avec vous seul.

— Eh bien! dit Lemaître avec colère, si vous avez compris qu'il y avait quelque chose comme ça (et Lemaître appuya sur ces mots), vous devez savoir, ajouta-t-il, quel dédommagement vous comptez m'offrir.

— C'est à vous à le fixer, Monsieur.

— Je n'en connais qu'un, dit Lemaître regardant fixement le marquis, c'est le mariage.

— Avez-vous fait cette proposition à mon fils? fit M. de Perbruck en toisant Lemaître de haut en bas.

— Oui, répondit Lemaître avec une expression cruelle.

— Et comment l'a-t-il accueillie ?

— Par un refus, dit Lemaître en serrant les dents avec rage.

— Eh bien ! Monsieur, dit le marquis de Perbruck, les dispositions du fils ont dû vous faire comprendre les intentions du père.

— Mais, reprit Lemaître d'un ton qui annonçait que sa fureur était près de déborder, mais de votre côté, monsieur le marquis, la retraite de votre fils à la Trappe a dû vous faire comprendre aussi comment je sais punir ceux qui m'ou-

tragent et qui ne m'en donnent pas réparation.

— Sa retraite à la Trappe, reprit le marquis, se rattachait-elle donc à sa sotte intrigue avec votre fille ?

Ce mot de sotte intrigue alluma dans les yeux de Lemaître une colère si terrible que M. de Perbruck en fut effrayé, si intrépide qu'il fût. Cependant Lemaître se contint et reprit d'une voix sourde :

— Parlez-moi d'une autre façon, monsieur le marquis ; ne vous servez pas de ces mots dédaigneux ; ne tentez pas ma vengeance ; n'oubliez pas que vous êtes dans mes mains.

— Vous pouvez me tuer, Monsieur, dit

le marquis, et faire ainsi l'office du bourreau, à qui l'on me livrerait sans doute, si vous alliez me dénoncer; mais je parle comme je dois...

Lemaître devint livide à cette parole; il tremblait de tout son corps. Cependant il parvint à se contenir, et après un moment de silence, il répondit avec un rire amer et une voix âcre et sifflante :

— Cet office, je l'ai rempli pour votre fils, monsieur le marquis, et je ne l'ai pas tellement oublié que je ne puisse le remplir pour vous.

— Que voulez-vous dire? s'écria M. de Perbruck, qui ne put dominer sa terreur.

— Ce que je veux dire ! reprit Lemaître, eh bien ! sachez donc...

Il allait commencer le terrible récit de sa rencontre avec Césaire, lorsqu'on frappa vivement à la porte. Lemaître hésita à ouvrir ; mais la manière précipitée dont on se reprit à frapper, la violence des coups, lui annoncèrent qu'il avait affaire à des gens qui étaient décidés à obtenir une réponse. Il referma rapidement et soigneusement la chambre dans laquelle il cachait M. de Perbruck, et alla ouvrir la porte de la rue, qu'ébranlaient des coups précipités. Il ouvrit et fut très étonné de voir entrer un jeune paysan, qui s'élança rapidement dans

l'intérieur, en refermant violemment la porte derrière lui.

— Marguerite! s'écria Lemaître en la reconnaissant; ma fille! toi! toi qui m'as fui depuis si longtemps! te voilà enfin! Oh! viens-tu pour me pardonner, pour m'aimer? Marguerite! Marguerite! s'écria-t-il en lui tendant les bras.

— Mon père, dit celle-ci haletante et comme épuisée de fatigue, mon père, ajouta-t-elle sans prendre garde à l'émotion de Lemaître, vous tenez caché dans votre maison un homme qu'on appelle Pierre Fichet?

— Sans doute; mais toi, d'où viens-tu?

qu'es-tu devenue? pourquoi ce déguisement?

— Pour être avec lui, pour le suivre, pour le sauver! dit Marguerite avec exaltation, sans donner de nom à celui dont elle voulait parler, tant sa pensée remplissait son âme.

Lemaître la comprit, car il attacha sur elle un regard désolé et furieux, et reprit d'une voix brève et sifflante :

— Ah! tu veux le sauver... Il est donc en danger?

— Oui, dit Marguerite toujours haletante.

— Tu sais donc où il est? fit Lemaître l'œil enflammé de curiosité.

— Oui, repartit Marguerite en tombant assise.

— Oh! dis-le-moi, s'écria Lemaître avec éclat, et si je l'atteins encore une fois...

— Mon père, dit Marguerite tristement, il est dans des mains plus puissantes et peut-être plus implacables que les vôtres, et je veux l'en arracher, car il m'appartient.

— Il nous appartient, veux-tu dire?

— Eh bien! reprit Marguerite sans répondre à son père, un seul homme au monde peut le sauver, c'est celui qui est caché dans votre maison.

— Mais cet homme, sais-tu qui il est?

L'expression de Marchand ou de Lemaître épouvanta sa fille.

— Oui, répliqua-t-elle en hésitant, c'est Pierre Fichet, l'intendant de M. de Perbruck.

— C'est le marquis de Perbruck lui-même! dit Lemaître avec une joie terrible.

— Ah! miséricorde du ciel! s'écria Marguerite avec terreur, vous le savez... Alors je suis arrivée trop tard... vous l'avez tué.

— Non, dit Lemaître d'un ton sombre en baissant la tête devant cette accusation de sa fille; non, je ne l'ai pas tué.

— Alors, vous l'avez dénoncé.

— Non, te dis-je, ajouta-t-il en montrant du doigt le corridor qui conduisait à la chambre où était enfermé le vieux marquis, il est là.

Marguerite regarda son père qui baissait toujours la tête en reconnaissant que sa fille avait deviné, sinon la vérité de ses actions, du moins celle de ses sentiments.

— Vous ne l'avez ni tué ni dénoncé, lui dit-elle lentement, et vous saviez que c'était lui? Alors, ajouta-t-elle en observant son père, vous l'avez sans doute torturé?

— Marguerite! s'écria Marchand avec fureur.

— Oh! reprit-elle sans s'émouvoir de cette menace, vous n'avez pas pris pour cela les cordes, les chevalets et les fers brûlants comme autrefois, mais vous l'avez torturé en lui racontant le supplice infâme que vous avez fait subir à son fils.

Lemaître ne répondit pas. Il s'assit sur une chaise, cacha sa tête dans ses mains et se prit à murmurer d'un ton où le désespoir et la colère parlaient à la fois :

— Oh! malheureux et maudit et lâche que je suis! Quoi, toujours! toujours cet opprobre me sera jeté à la face! Durant trente ans, j'ai vécu pour voir les derniers de la populace me montrer au doigt avec horreur et mépris. Quand je passais fur-

tivement dans les rues, les mères écartaient leurs enfants, comme si mon regard les eût souillés ; les hommes m'éloignaient d'eux par un geste insolent, et si je n'obéissais pas assez vite, c'étaient des injures et des cris, et l'on me poursuivait de huées et de pierres comme une bête fauve ! Et lorsque après trente ans de douleurs et de désespoir j'ai pu me cacher à tous les yeux, il faut que mon enfant pénètre dans ma solitude pour me cracher l'injure au visage, à défaut de la populace, qui ne me connaît plus. Et tu ne sais donc pas, s'écria Lemaître en se relevant, le visage égaré par la colère, tu ne sais donc pas qu'il peut venir une

heure où, puisque personne ne m'aime dans ce monde, je puis vouloir y rester seul ; tu ne sais donc pas qu'après avoir fait taire toutes les malédictions qui me poursuivaient jadis, je puis faire taire aussi celles dont tu m'accables aujourd'hui.

— En me tuant, n'est-ce pas, mon père ? reprit Marguerite. Faites-le donc.

Les mains de Lemaître, levées sur sa fille, se baissèrent sans force. Il retomba sur son siége, cacha encore sa tête dans ses mains, et surmontant la douleur qui le faisait sangloter, il reprit d'une voix désolée :

— Va, Marguerite, va, tu peux m'in-

jurier, tu peux m'insulter, tu es la fille de celle qui m'a un peu aimé, la fille de celle qui a eu pitié de moi, je ne te tuerai pas. Mais dis-moi, toi qui méprises ton père, que prétends-tu? qu'espères-tu?

— Je ne sais, reprit Marguerite avec exaltation, mais il me semble que Dieu n'a pas dû condamner à un malheur éternel le cœur qui porte en soi le dévoûment, la patience, l'amour.

— Tu crois? reprit Lemaître d'un ton plein d'amertume; ah! tu crois? Et de quel droit comptes-tu sur la clémence du ciel, lorsqu'il me l'a refusée, à moi? Marguerite, la vie t'a été douce d'abord, aucuns soins n'ont manqué à ton enfance.

Proscrite par ta naissance, je t'avais arrachée à la proscription. Après t'avoir protégée sans que tu m'aies connu, je t'ai demandé seulement quelques mois de patience pour te donner le bonheur que tu rêvais ; et toi..... toi, pour quelques heures d'ennui passées dans ta maison solitaire, tu as manqué aux saintes lois de l'honneur, tu as trahi ton père, que tu n'avais pas le droit de maudire alors, tu t'es livrée, comme une fille perdue, au premier qui t'a demandé ton amour ; et tu comptes sur la clémence de Dieu ! Mais moi, Marguerite, moi, instrument fatalement marqué pour infliger aux coupables la justice des hommes, j'ai passé mon

enfance, j'ai passé ma jeunesse, j'ai passé ma vie tout entière dans le désespoir! La clémence de Dieu m'a-t-elle tenu compte de toutes mes douleurs? Et cependant, j'en jure par Dieu, qui nous entend l'un et l'autre, ces mains si souvent teintes du sang des coupables, étaient restées pures, jusqu'au jour où tu m'as entraîné, toi qui me méprises, à commettre un premier crime, si toutefois c'est un crime d'avoir puni celui qui avait déshonoré ma fille.

— Il fallait le tuer, mon père, dit Marguerite avec exaltation, je vous l'aurais pardonné.

— Et maintenant, reprit Lemaître, tu veux le sauver; et tu espères que sa re-

connaissance t'absoudra du crime de me devoir le jour.

— Je n'espère rien, mon père, Dieu décidera.

— Va donc, Marguerite, va; depuis le jour où je t'ai arrachée à ton amant, tu as séparé ta vie de la mienne; marche à ton but et laisse-moi aller au mien. Achève de te perdre pour l'homme qui t'a perdue, moi je poursuivrai ma vengeance. Retourne près du fils, puisque tu sais où il est; moi, je garde le père, puisqu'il est en mon pouvoir.

— Mon père, dit Marguerite en se levant, vous allez rendre la liberté à M. le marquis de Perbruck; vous allez la lui

rendre à l'instant même, ou bien, dans une heure, à la minute, j'ameute contre votre maison cette haine et ce mépris qui vous ont poursuivi si longtemps.

A cette menace, Lemaître recula. Marguerite continua sans s'émouvoir de l'épouvante de son père :

— On me croira quand je dirai que c'est ici que se cache le bourreau qui a déserté sa fatale mission ; on me croira, car je dirai : Je le sais bien, moi... puisque je suis sa fille !

— Tu le dirais ! s'écria Lemaître l'œil effaré, le visage pâle.

— Oui, car M. de Perbruck peut seul

sauver son fils, et si Césaire meurt, j'aime mieux mourir à l'instant sous les malédictions du peuple que mourir demain du désespoir de l'avoir perdu.

Lemaître contemplait sa fille. C'était à la fois, dans le cœur et sur le visage de ce misérable, une rage inouïe et un désespoir indicible. Son regard éperdu semblait vouloir percer le mystère de cette âme, capable de tant d'amour pour un autre et de tant d'horreur pour lui. Cette pensée exaspérait Lemaître; mais c'était en regardant Marguerite que cette pensée lui venait, et, en la regardant, il retrouvait en elle l'image de la femme qui l'avait aimé, et il se mit à pleurer. Alors il se

rappela que lui-même n'avait cru au bonheur possible de sa fille qu'en cachant sa naissance ; alors il la plaignit d'être née de lui, et il se demanda si, au moment où il avait puni Césaire d'une façon si cruelle, il n'avait pas plutôt satisfait à la haine envenimée que le bourreau avait dans le cœur contre la société tout entière, plutôt qu'à la vengeance du père dont on a déshonoré la fille. A ce moment, Lemaître n'espérant plus arriver par la prière et ne voulant plus recourir à des menaces, qu'il se sentait incapable d'accomplir et qui n'eussent pas épouvanté Marguerite, Lemaître, disons-nous, essaya de lui démontrer qu'elle se dé-

vouait à une œuvre qui ne lui amènerait que désespoir.

— Tu t'es trompée, Marguerite, lui dit-il tristement, tu t'es trompée quand tu as supposé que j'avais révélé à M. de Perbruck la punition que j'avais infligée à son fils.

— Béni soit Dieu ! fit Marguerite, qui remercia pour ainsi dire le hasard plutôt que son père de cette discrétion.

Lemaître la comprit et cependant il continua d'un ton plus calme :

— M. de Perbruck sait pourtant une chose : c'est que son fils a déshonoré une jeune fille, c'est que cette fille est la mienne ; il le sait... et quand je lui ai de-

mandé de forcer son fils à donner son nom à la victime...

— Il vous a refusé, n'est-ce pas? dit Marguerite avec dédain.

— Oui, reprit Marchand. Il m'a refusé sans savoir qui je suis ni qui tu es. Il m'a refusé parce que moi, qui lui ai donné un asile au péril de ma vie, je suis à ses yeux un obscur bourgeois, ou un pauvre homme du peuple. C'est assez! Les gens de sa sorte ne s'allient pas avec des hommes de si peu. Il m'a refusé! et sans doute en partant il me jettera quelques écus, et nous devrons nous tenir pour payés de la honte qu'ils nous a infligée. Voilà l'hom-

me que tu veux sauver, pauvre folle, espérant sans doute que la reconnaissance...

— Je vous ai dit que je n'espérais rien, dit brusquement Marguerite, qui comprenait trop bien que son père avait raison, mais qui, ne voulant pas céder à cette raison, se refusait à l'entendre. Je vous ai dit que je n'espérais plus rien, ma vie est perdue, ajouta-t-elle en levant au ciel ses yeux remplis de larmes, et je n'attends la récompense de mes efforts ni de lui, ni de son père, ni de personne. Je la trouverai en moi. Son salut, sa vie, sa gloire, seront ma consolation. Son bonheur, son amour, pour une autre même,

j'accepterai tout, pourvu qu'il me les doive.

— Et que t'importe, Marguerite, s'il doit toujours l'ignorer?

— Oh! reprit la malheureuse fille, quelqu'un le lui dirà un jour... une voix envoyée du ciel le lui révélera, et s'il doit toujours l'ignorer, qu'importe, après tout? je le saurai, moi, et je serai heureuse.

Lemaître laissa échapper un cri sourd et déchirant, puis il se leva et se mit à marcher dans l'appartement jusqu'à ce que sa poitrine fût dégagée de la douleur qui le déchirait et l'étouffait. Il s'approcha de Marguerite.

— Va donc, lui dit-il, d'un ton sinistre et pendant que ses lèvres pâles frémissaient encore, va, Marguerite, emmène cet homme, mais n'oublie pas que je ne dois plus rien à qui ne me donne rien. Sauve ton Césaire si tu veux, sauve son père aussi. Épuise ta jeunesse, ta force, ta vie, à leur salut, ils me reviendront un jour !

— A vous?

— Oui, à moi ! dit Marchand avec un sourire terrible. Hâte-toi, rends-les l'un et l'autre à la liberté, j'ai hâte qu'ils en usent pour te maudire, te chasser, te fouler sous les pieds. Va, va, et quand

tu voudras te venger, reviens, tu les retrouveras près de moi.

— Où donc? fit Marguerite épouvantée.

— Sur l'échafaud! dit Lemaître avec un éclat sauvage.

— Quoi! mon père, s'écria Marguerite avec un cri horrible, vous voulez...

— Qui m'appelle son père? dit Lemaître en se levant d'un air égaré; je n'ai pas d'enfants! les bourreaux n'en ont pas!

Et avant que Marguerite fût revenue de la stupéfaction où l'avait jetée la terrible résolution de son père, Lemaître courait ouvrir la porte de la chambre de

M. de Perbruck et lui disait d'une voix retentissante :

— Sortez, Monsieur, sortez! et demandez à Dieu qu'il ne nous remette jamais en face l'un de l'autre.

— Eh bien ! soit ! dit Marguerite en se relevant soudainement. Venez, Monsieur le Marquis, venez, votre fils vous attend.

Le marquis de Perbruck et Marguerite, toujours déguisée en paysan, sortirent de la maison.

IX

Nous avons laissé Saturnin au moment où il avait quitté la maison de Lemaître. L'entretien que notre jeune Parisien avait eu avec le marquis avait été si rapide et si incohérent, l'intervention de Lemaître avait été si soudaine et si violente, que Saturnin n'avait pas eu le

temps de s'informer de son véritable père. Il se trouvait donc sur le pavé de Nantes, sans argent, sans ressources, sans amis, et engagé cependant, à ses propres yeux, à sauver le marquis.

Saturnin hésita longtemps, mais enfin, après s'être consulté avec lui-même, il pensa que dans le complet isolement où il se trouvait, la seule personne à laquelle il pût encore s'adresser à Nantes était son oncle Mathurin. C'était lui qui avait recommandé son prétendu père à M. Marchand, et il devait avoir sur cet homme assez d'empire pour lui arracher le marquis. Ce n'est pas que Saturnin eût une grande confiance dans la générosité et

l'humanité de son oncle, mais si on peut hésiter entre deux moyens, il n'en est pas de même quand on n'en a absolument qu'un seul, et le mieux est de le prendre en toute hâte.

D'ailleurs, à défaut de bons sentiments, Saturnin comptait sur les mauvaises qualités de son oncle. Il espérait d'une part lui donner le courage de sauver le marquis en se servant de sa poltronnerie ; d'une autre part, il se disait : « Il doit y avoir une question d'argent « dans tout ceci; on a dû payer mon oncle « pour qu'il procure un asile au marquis. « S'il n'a pas reçu la somme promise, il « fera tout pour la gagner, s'il l'a reçue,

« pour la garder : or si je le menace de « le dénoncer, ce n'est pas seulement « l'argent gagné, c'est sa liberté, sa vie « peut-être qui seront en danger, et il y « tient presque autant qu'à son argent. »

Saturnin se faisait tous ces beaux raisonnements en se dirigeant rapidement du côté de Barbins ; il approchait déjà de la maison de son oncle, lorsqu'il remarqua qu'il était observé par deux hommes en costume de Saulniers.

Les Saulniers sont les habitants d'une partie du département de la Loire-Inférieure où existent d'immenses marais salants aussi inaccessibles, grâces à leurs eaux, que les parties les plus inaccessi-

bles du Bocage. De tous les paysans de ces contrées, ce sont ceux qui vivent le plus isolés. Rien de ce qui se passe en dehors d'eux ne leur arrive ; de nos jours même, ils sont ce qu'ils étaient avant la Révolution. Elle n'a pas pénétré chez eux ; l'Empire ne leur a apporté aucune idée nouvelle ; la Restauration les a pris comme les lui ont laissés la Révolution et l'Empire, pour les léguer au temps actuel tels qu'ils étaient il y a trois cents ans. Leur costume est resté ce que l'ont fait les siècles passés. De larges brayes, un leste justaucorps, un vaste chapeau relevé à la Henri IV, une peau de chèvre en surtout, tels ils sont encore, tels ils étaient à

l'époque où se passe cette histoire.

Saturnin, que le costume des Saulniers avait d'abord frappé, s'aperçut, comme nous l'avons dit, que ces hommes l'observaient et parlaient en le désignant. Il lui sembla que ces figures ne lui étaient pas inconnues, mais Saturnin n'avait pas été assez heureux dans ses rencontres pour vouloir en tenter de nouvelles. Il hâta donc le pas, et arriva bientôt chez son oncle Fichet. Il frappa à la porte, et comme à l'ordinaire, on fut très longtemps à lui ouvrir. Il frappa plus vivement, et il entendit bientôt descendre l'escalier du premier.

— Eh ! pas si fort, pas si fort ! dit une

voix qui n'était point celle de Fichet...

Tout aussitôt la porte s'ouvrit, et Saturnin se trouva en face de M. Guillaume Poiré.

— Eh ! s'écria celui-ci en s'adressant à l'étage supérieur, où était resté Mathurin Fichet... c'est Saturnin, ton neveu...

— Que le diable l'emporte ! dit Mathurin... Est-ce qu'il n'a pas eu son compte ?.. Je n'ai pas besoin de sa présence...

— Mais moi, j'ai besoin de la vôtre, dit Saturnin, désolé de la rencontre qu'il venait de faire ; voulez-vous descendre ? je n'ai qu'un petit mot à vous dire.

— C'est bon, c'est bon, dit Fichet en paraissant au haut de l'escalier.

Il ferma à double tour la porte de la chambre supérieure et mit prudemment la clé dans sa poche. Guillaume, qui n'avait pas vu cette précaution, dit à Mathurin dès que celui-ci fut dans la salle basse :

— Cause avec ton neveu, je remonte là-haut.

— C'est inutile, lui dit Mathurin, la chambre est fermée.

— As-tu peur que je te vole? lui dit Guillaume avec hauteur, quoiqu'il fût peut-être plus désappointé que blessé de cette précaution.

— Me voler... quoi ?... dit Mathurin ; trois ou quatre mauvais sacs de sous que

nous étions en train de compter ensemble. Ce ne serait pas la peine.

Un coup d'œil dirigé du côté de Saturnin avertit Guillaume Poiré de l'imprudence qu'il avait faite en ayant l'air de dire qu'il y avait en haut quelque chose à voler. Cet avertissement ne calma point la mauvaise humeur de Guillaume Poiré, qui reprit d'un air sournois :

— Qu'il y ait là-haut des sous ou des écus, ça m'est égal ; mais comme je n'ai pas de temps à perdre, demande à ton neveu la permission de nous laisser finir notre petite affaire ; et puis à mon tour je serai complaisant, et je te laisserai causer avec lui de vos petits intérêts.

Ces paroles de Poiré cachaient sans doute un sens fort intelligible pour Mathurin, car il se hâta de répondre :

— Eh bien ! eh bien ! c'est bon.

Puis il ajouta en s'adressant à Saturnin :

— Va te promener un moment, mon garçon, et tu reviendras dans une heure.

— Dans une heure il sera peut-être trop tard, mon oncle, fit résolument Saturnin.

— Eh ! reprit Poiré, nous n'avons pas besoin d'une heure pour en finir ; ce garçon a raison.

— Comme tu voudras, dit Fichet avec

colère, qu'il revienne dans une demi-heure.

— Pardon, mon oncle, fit Saturnin avec impatience, je vais vous attendre ici.

— Pas de ça! pas de ça! dit Mathurin avec emportement. Non, monsieur mon neveu... non, vous ne resterez pas ici pendant que nous serons là-haut... les cloisons sont minces...

— Eh! mon Dieu! je ne m'occupe pas de ce que vous avez à faire avec Monsieur, fit Saturnin; hâtez-vous seulement, car le temps presse.

— Eh bien! dit Mathurin, si tu veux que je me dépêche, commence par sortir.

— Comment, mon oncle, vous ne voulez même pas me permettre de me reposer ici?...

— Non! fit brutalement Mathurin; non!...

— Ah! c'en est trop! fit Saturnin exaspéré.

— Revenez dans un quart d'heure, dit Poiré; j'aurai fini... Je te veux du bien, mon gars. Si j'avais trouvé tous mes hommes au corps-de-garde, hier soir, nous pincions la nichée du château d'Arches. Tu étais bien informé, mon gars; mais Jérôme était parti, Sylvestre Landais aussi, et nous ne sommes arrivés qu'à deux heures du matin... tout était

fini. C'est égal, tu as fait ton devoir ; tu as bien dénoncé, et... Je ne veux pas te gêner, reviens dans un quart d'heure.

Mathurin poussa un profond soupir, et montra silencieusement la porte à son neveu Saturnin, qui ne fut pas fâché de n'avoir pas à répondre aux éloges de Poiré. Il sortit et alla se poster à quelques pas de la maison.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DEPÉE.

